

Documents pour servir à l'histoire des îles du Saalum

présentés et publiés par

V. Martin¹ et **C. Becker**¹

Publié dans le *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*
Tome 41, Série B, n° 4, octobre 1979, p. 722-772

*Nous remercions l'Institut Fondamental d'Afrique Noire - Cheikh Anta Diop,
qui nous a autorisé à faire figurer ce document sur le site internet
du Département d'Histoire de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar*
<http://tekrur-ucad.refer.sn>

Systeme de transcription

En règle générale, les noms sereer sont orthographiés selon le système adopté par le R. P. Crétois dans son *Dictionnaire Sereer-Français* (Dakar, CLAD, 6 volumes, 1972-1977, en particulier tome 1, p. 1-5 bis où l'on trouve la liste des phonèmes sereer et un tableau des équivalences admises pour certains phonèmes que nous avons transcrits en caractère de machine à écrire ordinaire).

Pour les termes wolof, nous avons adopté le système préconisé dans le *Lexique Wolof-Français* (Dakar, CLAD, 1976, n° 42, t. 1, p. 1-7).

Les noms de royaumes anciens et de leurs provinces, ainsi que les ethnonymes, sont transcrits linguistiquement.

Cependant, pour les toponymes (localités, quartiers, îlots) qui figurent ou non sur la carte jointe au recueil, nous avons conservé l'orthographe francisée qui est généralement utilisée par l'administration sénégalaise et sur les cartes de l'IGN que nous avons utilisées.

Les auteurs sont cités à la fin de leur contribution. Leurs prénom et nom sont transcrits d'abord selon la graphie courante de l'état civil sénégalais ; on donne ensuite la graphie linguistique des prénom et nom, en ajoutant le matronyme.

Les citations de l'introduction, ainsi que les données de F. Lafont pour les divers villages, apparaissent avec l'orthographe des auteurs cités.

Selon les linguistes qui ont bien voulu lire le manuscrit et que nous tenons à remercier — Mme Aram Diop-Fal (IFAN) et M. Chérif Mbodj (CLAD) —, il apparaît que le système de transcription du R. P. Crétois utilisé ici est parfois insatisfaisant et, en particulier, ne tient pas assez compte de la longueur des voyelles. Par ailleurs ces chercheurs ont souligné les problèmes que pose le maintien de l'orthographe francisée pour les seuls noms de localité, alors qu'ailleurs on emploie une transcription linguistique.

¹ CNRS.

/p. 723/

Introduction

Quand on examine les études sur l'histoire du Sénégal, on constate qu'il a été rarement fait appel aux traditions villageoises. Celles-ci représentent pourtant — comme le montre le présent recueil — une source historique majeure.

Parfois des données puisées dans les traditions villageoises sont utilisées dans les monographies où les questions historiques sont souvent abordées rapidement. Il est également fait état de tels renseignements dans le cadre de chroniques concernant tel ou tel ancien royaume, mais ce recours est trop peu fréquent et n'a trait qu'à un nombre fort limité de villages. Ainsi il ne se trouve pas dans la littérature historique une seule présentation systématique de traditions villageoises sénégalaises : or ces dernières évoquent le passé des provinces d'autrefois, mais aussi des États dont celles-ci faisaient partie.

Certes, la tradition orale a été sollicitée pour reconstituer l'histoire de royaumes sénégalais, et l'historien dispose déjà de quelques chroniques événementielles, qui ne concernent pas encore tous les pays ⁽¹⁾. L'apport de la tradition s'y est avéré indispensable /p. 724/ pour établir des listes dynastiques et poser les problèmes chronologiques, pour comprendre les évolutions socio-politiques et pour établir le passé des provinces qui dépendaient des divers États. Des renseignements intéressants sont également fournis au sujet de la fondation de certains villages, des rapports de leurs habitants avec le pouvoir central, de l'action des différents souverains à l'intérieur de leur pays, mais aussi à propos d'événements dont les villages ont été le théâtre — de batailles en particulier.

Par, contre les traditions villageoises elles-mêmes n'ont guère été interrogées. Ce fait indiscutable nous semble souvent à l'origine des difficultés fort grandes que rencontre l'historien désireux d'écrire une histoire africaine : ne disposant généralement que des documents écrits européens, dont la collecte a été trop unilatéralement privilégiée, l'historien se trouve presque totalement démuné ou du moins mal informé sur des sujets aussi importants que la mise en place du peuplement et les migrations plus ou moins anciennes, l'origine et le développement des droits fonciers, la structuration progressive des provinces et leur place dans le royaume, les événements locaux qui ont pu traduire une évolution sociale politique, démographique, familiale, religieuse ⁽¹⁾.

¹ L'historien sénégalais Yéro Dyao a donné l'exemple dès le milieu du XIX^e siècle, avec son *Histoire des Damels du Cayor* parue dans le *Moniteur du Sénégal et Dépendances* (1864, n° 448-453, p. 148-50, 153-54, 156-57, 161-62, 165-66, 169-70), dont la précision des renseignements — chronologiques en particulier — s'est avérée remarquable.

Depuis, cet exemple a été trop peu suivi, et l'on doit regretter que des chroniques de ce genre n'aient pas été recueillies de façon systématique à cette époque dans tous les royaumes sénégalais.

Cependant des chroniques plus ou moins complètes ont été publiées à une date assez récente, pour certains royaumes :

Kajoor : A.M. Samb, *Cadior Demb. Essai sur l'histoire du Cayor*, Dakar, Impr. A. Diop, 1964, 65 p.
T. L. Fall, « Recueil sur la vie des Damel », *Bull. IFAN*, B, t. XXXVI, 1974, n° 1, p. 98-140, qui représente probablement l'original d'un ouvrage polygraphié de K. Samb, *Cadior ak Amary N'Goné*, Sobel, Dakar, sans date (1968), 78 p. polygraphiées.

Bawol : K. Samb, *Baol ack Tegne Thiendella Fall*, Dakar (1969), 36 p. polygraphiées.

Waalo : A. Wade, « Chronique du Wâlo sénégalais », dans V. Monteil, *Esquisses sénégalaises*, IFAN-Dakar, 1966, p. 26-69.

Jolof : O. L. Ndiaye, « Le Djolof et ses Bourbas », *Bull. IFAN*, B, t. XXVIII, 1966, n° 3-4, p. 966-1008.

Fuuta : S. A. Soh, *Chroniques du Fouta sénégalais*, accompagnées de notes de M. Delafosse et H. Gaden, Paris, Leroux, 1918, passim (328 p.).

Siin : N. Diouf, « Chronique du royaume du Sine », *Bull. IFAN*, B, t. XXXIV, 1972, n° 4, p. 703-732.

Saalum : A. B. Ba, « Essai sur l'histoire du Saloum et du Rip », *Bull. IFAN*, B, t. 38, 1976, n° 4, p. 813-860.

¹ On doit reconnaître ici l'insuffisance notoire — presque totale pour certaines régions — de l'historiographie coloniale. Soucieuse d'encenser ses héros et de retracer leurs "gestes", cherchant dans les textes écrits par les seuls Européens le matériau pour écrire une histoire, cette historiographie s'est peu préoccupée de recueillir les

C'est pourquoi, il a paru utile de laisser ici la parole à la tradition orale villageoise qui s'exprime par la bouche des chefs de villages ou de quartiers, voire d'autres détenteurs de savoir historique. Ce sont toutes ces personnes qui sont les auteurs de ce recueil historique où sont essentiellement évoquées les traditions concernant l'origine des villages ⁽²⁾.

/p. 725/ Malgré des particularités, les villages des îles du Saalum ont retenu de nombreuses traditions qui servent à écrire leur histoire et méritaient d'être rassemblées : elles éclairent le passé du Gandun — province sereer dépendante du Saalum —, des îles soso du sud rattachées à l'ancien Ñoomi ⁽¹⁾, mais aussi du Ñombato dont le peuplement est assez récent et provient en partie des îles. Il faut signaler qu'on dispose, à propos du Gandun, de deux études où sont évoquées les questions historiques ainsi que les traditions villageoises. Ces deux études — cas exceptionnels — utilisent beaucoup et de manière convaincante les traditions recueillies dans les îles :

— F. Lafont, « Le Gandoul et les Niominkas » ⁽²⁾. Cet article, dont beaucoup de renseignements recourent ceux qui sont ici présentés, concerne les principaux villages, cite les noms des fondateurs, donne parfois leur origine et comporte deux listes des chefs qui se sont succédé depuis la fondation (villages de Dionewar et de Tialane). Les données de F. Lafont sont citées, sous le sigle F.L., après les traditions que nous avons collectées près de 40 ans après. Cet auteur propose en outre des précisions au sujet des guerres religieuses et de l'expédition du *Crocodile* (p. 394-398).

— P. Péliissier, *Les paysans du Sénégal*, chapitre 8 « Les paysans navigateurs des îles » et chapitre 9 « La colonisation entre Saloum et Gambie » ⁽³⁾. L'exposé synthétique, qui est fait par un géographe sur l'histoire du peuplement des îles et du Ñombato, est remarquable et devrait être lu en préambule à ce recueil de traditions. En effet, P. Péliissier s'appuie lui-même sur les traditions villageoises pour décrire la mise en place du peuplement ainsi que les mouvements de population du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Il convient de souligner brièvement l'originalité du Gandun à l'intérieur de l'ethnie sereer. En effet, les Sereer ont été intégrés sur leurs terroirs à plusieurs entités politiques anciennes : /p. 726/ peuplant de manière presque exclusive le royaume du Siin, ils ont représenté un groupe important dans les États du Saalum et du Bawol où des fractions non négligeables ont été assimilées par les Wolof à une date plus ou moins ancienne ; dans le Kajoor, les "isolats" formés par les Ndut, les Palor-Sili, les Non de Thiès et du Lexar se sont maintenus dans une situation de réelle autonomie par rapport à l'ensemble politique auquel ils étaient en principe rattachés.

Une étude systématique des traditions villageoises sereer permet de noter que — contrairement à ce qui apparaît dans les traditions du Gandun — l'essentiel du peuplement sereer revendique une

témoignages de la tradition orale qui concernent effectivement l'histoire des États, de leur population et de leurs chefs, et non pas les actions des Européens qui sont mises en avant dans la plupart des documents d'archives.

A part quelques exceptions heureuses, parfois remarquables, l'historiographie coloniale a porté peu d'intérêt à une collecte méthodique des traditions. Aux débuts de la colonisation, certains travaux ont été réalisés dans des buts essentiellement pratiques — ainsi Faidherbe utilisant l'historien Yoro Dyao pour comprendre la situation politique des royaumes qu'il conquiert pour la France. Mais par la suite, cet effort presque toujours intéressé s'est amenuisé et peu d'études historiques originales ont été publiées sur les pays sénégalais. C'est pourquoi, la place des traditions dans la plupart des travaux contemporains reste minime et consiste à citer les seules études anciennes en ajoutant éventuellement des traditions plus ou moins fournies qui ont été collectées par les auteurs.

Il faut cependant noter que, depuis l'indépendance du Sénégal, un effort important a été entrepris en vue de la collecte des traditions dans toutes les régions du pays, tant par les chercheurs que par les Archives culturelles du Sénégal.

2 Les traditions relatives à l'histoire récente, depuis le milieu du XIX^e siècle, restent très vivaces et devraient faire l'objet d'une collecte spécifique, sitôt que possible. Le matériel à recueillir a été trop important pour que nous puissions envisager de le rassembler au cours de notre mission dans les îles. C'est pourquoi, on n'a retenu ici que quelques éléments généraux.

1 La plus importante de ces îles soso est celle de Betenti, dont le nom sereer est Diamdor.

2 Paru dans le *Bulletin du Comité des Études Historiques et scientifiques de l'AOF*, 1938, p. 385-458.

3 Le présent ensemble de documents complète certaines informations et permet peut-être de considérer que, contrairement au schéma proposé par l'auteur, les Sereer ont pu précéder les Gelwaar dans le Gandun.

provenance septentrionale et ne se rattache pas à la migration qui partit du Gaabu, au sud-est des pays sereer actuels. Mis à part un groupe de villages situés dans le sud-ouest du Siin, le Gandun et les environs de Djilor (province du Jooñik), ailleurs les anciens centres sereer ont été le plus souvent fondés par des ancêtres qui ont quitté les rives du fleuve Sénégal ⁽¹⁾. Les traditions sereer situent parfois de façon précise les lieux mêmes de la Vallée d'où sont partis les fondateurs, alors que les traditions tukulër du Fuuta sénégalais peuvent être tout aussi claires en signalant les sites anciens de villages attribués aux Sereer et citant des noms qui correspondent à ceux d'actuels villages ou régions sereer.

Les traditions qui font état du Gaabu comme lieu de départ de la migration ancestrale ne sont donc répandues que dans le sud-ouest du territoire aujourd'hui occupé par les Sereer. On peut estimer ainsi à une soixantaine le nombre des anciens villages fondés par les Gelwaar mêmes ⁽²⁾ ou par les Sereer qui accompagnèrent ceux-ci à partir du Gaabu. Les Gelwaar représentaient une famille princière manding qui, après avoir été écartée du pouvoir au Gaabu, quitta ce pays et vint s'installer au nord du fleuve Gambie. Ils conduisirent leur migration jusqu'à Koular — le premier village /p. 727/ créé — à partir duquel le groupe se dispersa pour aller fonder les plus anciennes localités, en particulier Mbissel et Pethie qui sont reconnues comme les plus vieilles implantations des Gelwaar dans le Siin et le Saalum. Par une politique d'alliance avec le paysannat sereer, déjà installé, les Gelwaar parvinrent à instaurer leur domination en s'imposant à la tête du Siin vers la seconde moitié du XIV^e siècle ⁽¹⁾, puis au Saalum aux alentours de 1500 ⁽²⁾.

Il est légitime de s'interroger sur la nature exacte des populations qui accompagnèrent les Gelwaar. Selon certains indices, fournis par la tradition, il s'agirait de groupes manding, à l'instar de leurs chefs, qui auraient rencontré à leur arrivée les véritables Sereer originaires du Fuuta. Comme les Gelwaar, leurs "compagnons" auraient conservé le souvenir de leur provenance, tout en adoptant la langue sereer et en multipliant les mariages avec les premiers occupants. Ainsi, dans la zone où les Sereer affirment qu'ils sont venus jadis du Gaabu, il est probable que des brassages importants se sont produits. L'intégration — linguistique en particulier — au groupe sereer n'a toutefois pas effacé au niveau des traditions le souvenir prestigieux du lien à la famille gelwaar régnant au Siin et au Saalum. L'hypothèse ainsi énoncée rend assez bien compte de certaines contradictions qui apparaissent dans les traditions orales : elle semble plus probable que la supposition selon laquelle les "compagnons des Gelwaar" auraient été de véritables Sereer, parlant la langue sereer, venus du Nord, puis installés au Gaabu avant de participer à la migration de leurs chefs vers le Siin et le Saalum.

Il apparaît ainsi que le Gandun — tout comme certains villages de l'ouest du Siin et du Saalum — jouit d'une place originale dans l'ensemble sereer. On ne saurait donc généraliser le contenu des traditions relatives à cette région et en tirer des conclusions valables pour l'ensemble de l'ethnie sereer.

Le recueil suivant a été réalisé à l'aide des informations collectées au cours de plusieurs missions.

1 En étudiant les traditions relatives à la création des villages sereer, on peut noter un phénomène important qu'il convient de signaler : un apparentement du fondateur avec la famille royale des Gelwaar revêt une grande importance et l'on mettra automatiquement en avant la provenance du Gaabu, pour des raisons de prestige. Ainsi l'organisation politique, imposée par les Gelwaar aux paysans sereer, a entraîné la création d'un bon nombre de villages fondés par des nobles qui étaient issus des brassages initiaux entre les Gelwaar et les chefs paysans sereer ; la tradition peut, en ce cas, considérer de manière erronée que les fondateurs sont originaires du Gaabu.

2 Les Gelwaar constituent une aristocratie manding qui émigra du Gaabu vers les pays sereer du Siin et du Saalum où elle parvint à prendre le pouvoir et à fonder une dynastie. Sur l'origine des Gelwaar, on verra nos « Notes sur les traditions orales et les sources écrites concernant le royaume du Sine », *Bull. IFAN*, B, t. XXXIV, 1972, n° 4, p. 742-755, où l'on traite du problème des « Origines de la dynastie gelwaar ».

1 Dans les « Notes... » précitées, p. 755-758, nous avons proposé la date approximative de 1360 pour la prise du pouvoir au Siin par Mansa Wali Jon Mane. Le premier souverain de la dynastie gelwaar. On pourrait ainsi retenir l'hypothèse que la migration gelwaar serait parvenue dans les îles du Saalum au cours de la première moitié ou vers le milieu du XIV^e siècle.

2 La valeur de cette date, proposée par la chronologie traditionnelle de Saalum, a été démontrée par J. Boulègue dans sa « Contribution à la chronologie du royaume du Saloum », *Bull. IFAN*, B, t. XXXVIII, 1966, n° 3-4, p. 660-661.

L'une d'entre elles, d'un mois environ, a permis de visiter tous les villages du Gandun, ainsi que /p. 728/ les îles méridionales peuplées par les Sose ; un passage dans certaines localités du Nombato a été réalisé ensuite, pour compléter et vérifier la documentation déjà disponible à partir d'enquêtes antérieures ⁽¹⁾.

Les récits recueillis ont été retranscrits de la manière la plus complète et la plus fidèle possible. Ils ont été fournis le plus souvent par les chefs de village, entourés des notables qui ont parfois — en particulier Niodior et Dionewar —, plusieurs personnes ont apporté des renseignements concernant soit leur famille, soit leur quartier. Ce recueil est donc l'œuvre de tous ceux dont les noms apparaissent dans le texte, mais aussi des auteurs restés anonymes, qui ont pu corriger ou compléter les relations des premiers.

Nous n'avons pas jugé utile ni nécessaire d'assortir les différents récits de commentaires, ni d'entamer une discussion critique qui établirait les points d'accord ou de divergence manifestée à travers cet ensemble de traditions. Ce travail, complémentaire, doit être entrepris dans une étude générale sur le royaume du Saalum, où seront examinées les données relatives à chacune des anciennes provinces ⁽²⁾. Il suffit d'enregistrer ici une partie de ce que la mémoire villageoise a retenu au sujet de l'implantation des villages et des familles, de l'organisation du terroir et de l'origine des droits fonciers et des obligations religieuses ⁽³⁾, mais aussi des événements du XIX^e siècle qui ont entraîné de profonds changements dans l'occupation humaine des îles.

Les récits ont surtout trait à l'histoire du Gandun, province dont la dépendance à l'égard du royaume du Saalum est soulignée par la plupart des traditions. Ce lien au Saalum et à la dynastie régnante des Gelwaar a été en grande partie la conséquence du /p. 729/ fait qu'un bon nombre de villages du Gandun ont été fondés par les Gelwaar mêmes ou par des familles qui ont accompagné ceux-ci dans leur migration à partir du Gaabu. Les liaisons maintenues par la suite ont incontestablement favorisé l'intégration de cette province insulaire au royaume.

Cependant, les traditions signalent l'importance du peuplement sereer, originaire du Fuuta Tooro, qui semble avoir précédé l'arrivée de la migration dirigée par les Gelwaar. Du moins, certaines îles étaient occupées par des Sereer lorsque les Gelwaar atteignirent la région. Les relations entre les deux groupes se développèrent rapidement : alors que les Gelwaar et leur "compagnons" auraient parlé la langue manding aux débuts de leur présence dans les îles — comme l'attestent certains toponymes —, ils se seraient alliés aux Sereer dont ils adoptèrent la langue. L'organisation socio-familiale qui résulta de ces brassages initiaux a été largement marquée par l'empreinte sereer.

Bien que la question ait été systématiquement posée, l'origine des nombreux amas de coquilles demeure obscure et la tradition ne permet pas de résoudre ce problème. Les quelques réponses mentionnées indiquent que les îles étaient probablement peuplées, avant la venue des Sereer et des Gelwaar, par des populations non identifiées avec précision ; parfois, elles notent que de nombreux amas ont été réalisés par les ancêtres, ou par des habitants de la terre ferme qui seraient venus chercher nourriture durant des années de famine. Mais le plus souvent, la tradition reste très imprécise, sinon muette, quant aux "mangeurs de coquillages". De ce fait, les questions demeurent nombreuses et l'on ne saurait proposer de conclusion, ni au sujet de l'appartenance ethnique des premiers édificateurs de buttes de coquilles, ni à propos de leurs éventuelles relations avec les Sereer et les Gelwaar. Néanmoins, ces derniers groupes, sereer et gelwaar, ont continué à accumuler des coquilles après leur arrivée et ont pu accueillir, par la suite, des réfugiés provenant du continent lors des périodes de

1 Ces enquêtes antérieures ont été réalisées par V. Martin et C. Becker, dans le cadre d'un programme de recherche du CNRS portant sur l'ensemble de l'ethnie sereer, qui comportait une étude de l'histoire du peuplement et des structures socio-démographiques.

La mission dans les îles mêmes s'est déroulée en novembre/décembre 1974, alors que les précédentes enquêtes dans le Nombato ont eu lieu à la fin de 1966 et au début de 1967.

2 Cette étude, en cours de rédaction, fera suite à la chronique d'Abdou Bouri Ba. Elle s'appuiera sur un ensemble de traditions villageoises et provinciales recueillies dans le Saalum au cours de nos propres enquêtes.

3 Les données concernant la religion du terroir ont été retenues ici, car elles font généralement partie de l'histoire de la fondation. En effet, le plus souvent ce sont les fondateurs ou le premier habitant d'une famille qui ont "trouvé" les *pangol* (singulier : *fangol*) ou les *jalang* (appellation sose), aux endroits où ils ont implanté les autels : ils ont laissé à leur famille la charge des cultes au *pangol* ou *jalang* protecteurs.

disette ⁽¹⁾.

/p. 730/. On remarque que les traditions villageoises n'évoquent guère les relations du Gandun avec le pouvoir central et la cour royale de Kahone. Ce fait trahit probablement certaines lacunes de la tradition orale, mais atteste plutôt que les populations de cette province ont joui d'une réelle autonomie : dépendant du *Buur Saalum* (roi du Saalum), par l'intermédiaire du *Buur Jooñik* ⁽¹⁾ qui nommait lui-même un *Farba Ndun*, le Gandun a profité de son insularité — et donc des difficultés d'accès pour les "continentaux" — pour conserver une large autonomie à l'intérieur du royaume. Toutefois cette relative indépendance du Gandun, due également aux liens de parenté unissant certaines de ses familles à la dynastie royale du Saalum, n'a pas eu comme corollaire l'isolement autarcique de ses populations. Au contraire, les traditions notent que le commerce avec le continent s'est toujours maintenu et concernait le poisson et les coquillages séchés, ainsi que les tissus.

Les événements du XIX^e siècle ont été à l'origine de profondes modifications dans la répartition du peuplement et ont entraîné certaines redistributions des droits fonciers. Les villages qui ont alors quitté les îles pour venir s'installer sur la terre ferme ont en général conservé leurs droits de culture sur les îlots dont ils provenaient, mais aussi sur les *sanda* ⁽²⁾ qui en dépendaient. Toutefois, les villages très peuplés des îles mêmes ont souvent reçu, en cession, des *sanda* qui étaient jadis cultivés par les ancêtres des habitants du Ñombato et qui se trouvent aujourd'hui assez éloignés du lieu de résidence des propriétaires effectifs.

L'installation des premiers villages du Ñombato a été réalisée /p. 731/ assez rapidement et a eu pour causes directes les problèmes posés par les entreprises coloniales françaises ainsi que par l'islamisation des îles. Dans certains villages, la coexistence entre les adeptes de la religion du terroir et les nouveaux convertis à l'Islam s'est avérée difficile et les convertis préférèrent alors partir pour s'installer sur le continent très peu habité. D'autre part, les destructions exercées par les navires français — le *Crocodile* dont le nom est presque partout cité —, qui canonnèrent et incendièrent plusieurs villages, entraînèrent le départ des habitants : ceux-ci entendaient ainsi se mettre à l'abri de semblables attaques de la part du colonisateur qui cherchait à intimider les insulaires et à affirmer sa domination dans le delta du Saalum comme ailleurs ⁽¹⁾.

À partir du début du XX^e siècle, on assista à la fois à la dispersion des premiers villages du Ñombato d'où partirent les fondateurs de nouveaux villages continentaux, mais aussi aux débuts de l'émigration à partir du Gandun même. Cette émigration, obéissant à des motivations

1 Ainsi que l'attestent les nombreuses datations désormais disponibles grâce aux fouilles de G. Thilmans et C. Descamps (voir C. Descamps, G. Thilmans, Y. Thommeret, « Données sur l'édification de l'amas coquillier de Dioron Boumak », *Bulletin de l'Association Sénégalaise pour l'étude du Quaternaire*, n° 41, juin 1974, p. 67-83 ; à titre comparatif, pour les amas coquilliers situés sur le continent, on verra C. Descamps, G. Thilmans, J. et Y. Thommeret, E.F. Hauptmann, « Données sur l'âge et la vitesse d'édification de l'amas coquillier de Faboura », *Bull. ASEQUA.*, n° 51, décembre 1977, p. 23-32, ainsi que P. Elouard, J. Evin, V. Martin et C. Becker, « Kjökkenmødding de Bangalère », *Bull. ASEQUA*, n° 4, juin 1874, p. 85-87.

De même, les premières sources écrites européennes attestent que le boucanage et l'édification des amas se sont poursuivis après l'arrivée des Sereer et des Gelwaar. Il est probable que l'exploitation des coquillages est passée en grande partie sous le contrôle des Gelwaar qui commandaient le Saalum et le Siin. Les Gelwaar ont pu s'assurer les services des personnes installées dans les îles pour ravitailler la cour et le pays en vivres, ou — comme le suggèrent de nombreuses traditions — ils envoyaient une partie de leurs captifs vers les îles ou les pays côtiers, pour y pratiquer la pêche et le boucanage, surtout lors des années de disette.

1 Le *Buur Jooñik* résidait à Djilor et était souvent l'héritier présomptif du Saalum (voir A. B. Ba, « Essai... », article cité, passim, ainsi que A. Sarr, « Histoire du Sine-Saloum », Paris, Revue *Présence Africaine*, 1948, n° 5, p. 832-837, et P. Le Mire, « Petite chronique du Djilor », *Bull. IFAN*, t. VIII, 1946, p. 55-63).

2 *sanda* désigne une partie cultivable d'une île et, par extension, le village de culture qui s'y trouve occupé durant la seule saison des pluies et des cultures. À la récolte, ce village provisoire est abandonné et les habitants retournent dans leur village d'origine où sont actuellement construites les maisons en dur, alors que l'habitat est plus précaire sur ces endroits de culture.

1 On trouve un compte-rendu d'une expédition du "Crocodile" dans le *Moniteur du Sénégal et Dépendances* (23 avril 1867, n° 578, p. 542-543). Une nouvelle expédition fut entreprise la même année et se trouve évoquée par plusieurs pièces d'archives (Archives Nationales du Sénégal, 5 D 62). Signalons que 1867 — année de ces expéditions — est celle où la coalition musulmane dirigée par Maba se montra très active, mais fut ébranlé en juillet par la mort de son chef, lors du combat de Somb-Tioutioune contre les troupes du Siin.

démographiques, sociales et économiques, conduisit un bon nombre d'habitants des îles vers les centres urbains ou semi-urbains, ou vers les localités côtières ou fluviales où ils exercent des activités de pêche et de transport par pirogue (2).

Actuellement, les îles donnent au visiteur une impression de dynamisme, de mobilité et d'aisance relative, malgré certaines différences qui existent entre le Gandun même et les îles sose (3). Cependant la mémoire collective demeure vivante et a retenu les faits qui se trouvent à l'origine de l'organisation sociale, familiale, économique et religieuse, même si des traits caractéristiques ont pu se transformer au cours du dernier siècle.

/Carte entre pp. 730 et 731/

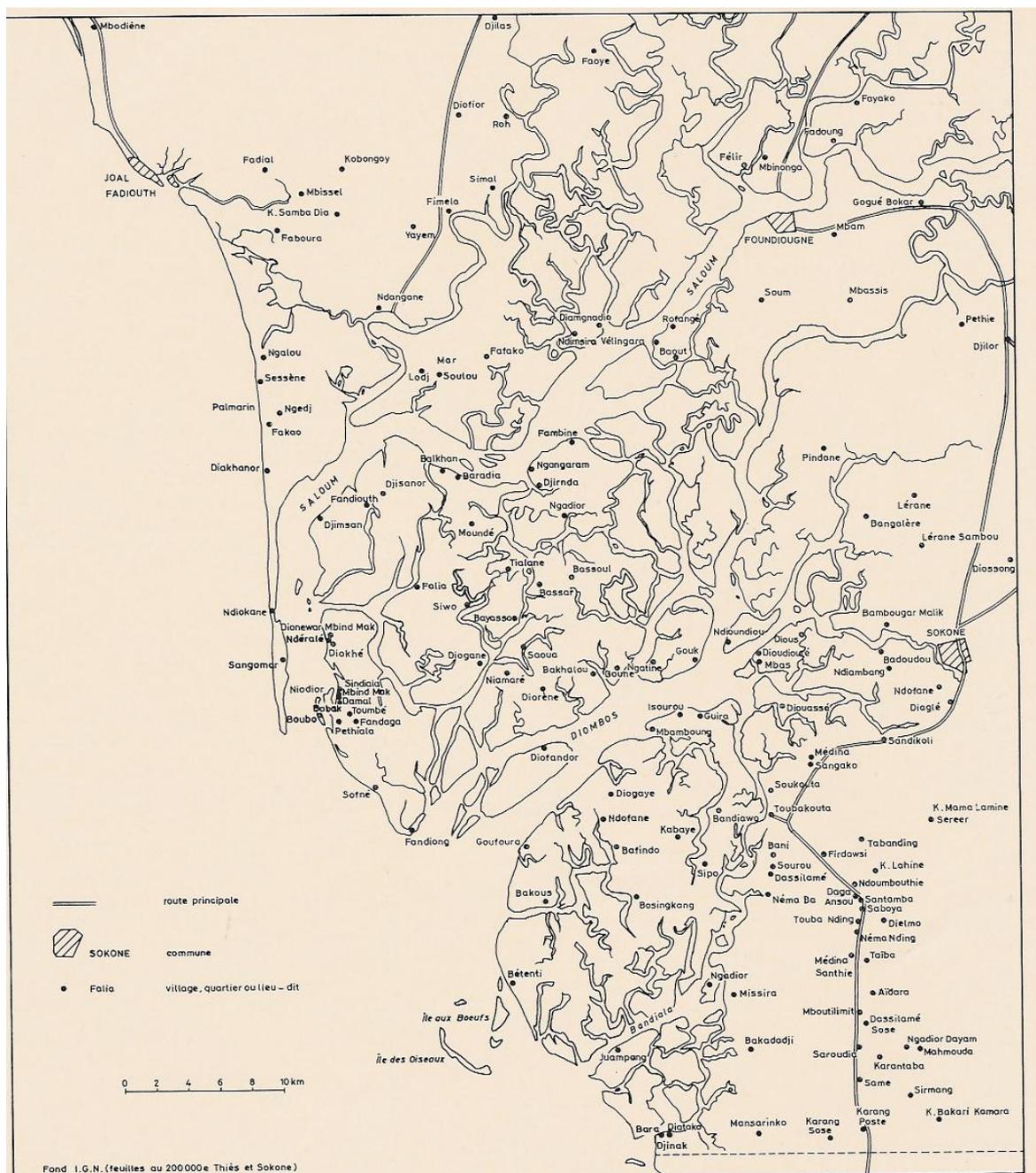


FIG. 1. — Toponymie du bas Saalum.

21
Mbour, Ziguinchor.

3 On verra sur ce point l'ouvrage de P. Péliissier (*op. cit.*, p. 401-426) qui met en lumière l'unité du domaine insulaire, mais aussi les réelles particularités des îles sereer et des îles sose.

C'est pourquoi il peut être important d'écouter la parole transmise par la tradition orale, non seulement pour entendre l'écho des événements du passé, mais aussi pour comprendre le devenir d'une communauté humaine enracinée dans son histoire et affrontée aux problèmes du présent.

/p. 732/

Le Gandun

Dionewar

Le village de Dionewar a été fondé par deux personnes : un homme nommé Takra et une femme appelée Ngodan. Tous deux étaient de famille maternelle Simala et Ngodan était la sœur aînée de Takra. Ils venaient du Gaabu où avait lieu une grande guerre et où la famille Simala était particulièrement harcelée. C'est pourquoi, Ngodan et Takra ont été poussés à quitter le pays natal, sous la conduite de la femme qui était plus savante que l'homme.

Le père de Ngodan était un noble qui habitait à Kadima, sur le Niger ; il avait épousé une femme du Gaabu, auprès de laquelle il était allé s'installer.

C'est à la suite d'un rêve que Ngodan prit la décision d'émigrer. Elle prévint son frère et lui annonça que son rêve la poussait à partir avec sa famille, afin de fuir les menaces qui pesaient sur eux tous au Gaabu. Ils quittèrent ainsi le Gaabu et arrivèrent à Lipako (vers Ségou) où Ngodan fut encore informée en rêve : son village serait entouré d'eau à l'orient et à l'occident.

Elle atteignit ensuite Nioro (Mali), puis Nioro (Badibu), et s'arrêta enfin à Iliassa (Gambie) où le groupe demeura assez longtemps. La marche reprit : on arriva à Kahone qui fut contourné, car Ngodan avait à nouveau rêvé que là n'était pas l'emplacement pour elle et les siens. Elle se dirigea à Wakhaldiam, dans le Siin, où elle resta pendant deux ans avec les Sereer déjà installés. Elle repartit alors jusqu'à Joal, où le séjour dura encore deux ans ; de là, elle longea le rivage jusqu'à la pointe de Sangomar où elle brûla et défricha les terres. Sa famille prit ainsi possession de Sangomar qui n'était pas occupé auparavant. Ngodan était arrivée vers le crépuscule et passa la nuit avec les siens. Cette nuit-là, elle rêva que le lendemain matin elle accosterait à son village, entouré d'eau à l'est et à l'ouest. Le génie la prévint qu'elle trouverait sept *ngan* (*Celtis integrifolia*) et qu'elle devait s'installer à cette place et près de ces arbres. Ces sept *ngan* se trouvent dans le village.

Selon les uns, la traversée de Sangomar à Dionewar se serait effectuée sur un tronc de baobab ; selon les autres, c'est une pirogue de paille qui aurait transporté Ngodan. Toujours est-il que la pirogue s'est abîmée peu avant l'accostage et que les occupants ont été obligés de patauger pour rejoindre la terre ferme. Ngodan vint alors fonder la première maison de Dionewar qui s'appelait Mbadat. Ngodan a fait désherber l'emplacement de la maison par son frère alors qu'elle alla elle-même visiter les terres qui se trouvaient dans les environs.

Personne n'habitait alors dans les environs. Lorsque Ngodan a traversé le fleuve, il y avait un brouillard très épais qui l'a empêché de constater si Niodior était déjà installé.

Le nom de Dionewar provient du fait qu'un navigateur portugais, nommé Dionwan, arriva au village peu après sa fondation par Ngodan. Le jeune Dionwan était le fils d'un fabricant de bateaux en bois ; son père partit en voyage et prit du retard. Ne le voyant pas revenir, Dionwan décida de partir à sa recherche, en emmenant sa femme et quelques connaissances. Son bateau fut emporté jusqu'au Sénégal et s'échoua près de Sangomar durant la nuit. Alors qu'ils étaient perdus à Sangomar, la femme de Dionwan vit une lumière ; c'étaient Ngodan et Takra qui se chauffaient autour d'un feu. /p. 733/ Dionwan et sa femme restèrent près de leur bateau, à Koukourout, car l'homme ne voulait pas aller voir d'où provenait la lumière, comme le lui suggérait sa femme. Ils attendirent le lendemain matin et Dionwan traversa le fleuve avec son canot. Au début, il ne put voir Ngodan, mais il attendit son retour jusqu'à midi. Ils se sont alors faits des sourires réciproques et se parlèrent par gestes, car ils ne comprenaient pas la même langue. Dionwan demanda à Ngodan ce qu'elle faisait dans cette

contrée inhabitée. Elle répondit qu'elle y cherchait une demeure, et demanda à son tour ce que Dionwan cherchait en ce lieu. Celui-ci indiqua qu'il était à la recherche de son parent. Ngodan lui dit alors son nom et demanda le sien au blanc, qui lui dit qu'il s'appelait Dionwan. C'est pourquoi, on donna le nom de cet étranger au nouveau village. Dionwan écrivit son nom sur un arbre du village qui a été abattu par la suite pour la construction d'une maison.

Après son installation, Ngodan accueillit d'autres familles dont les descendants se trouvent encore à Dionewar. Ainsi la famille maternelle des Simala se renforça avec l'arrivée de Mama Ñaasi et de Babu Nini. Mama Ñaasi réussit à acquérir des terres en se faisant nommer responsable de la circoncision des garçons. En effet, Ngodan aperçut chez lui, au cours d'une visite, des couteaux et des bâtons ; elle lui demanda s'il était en mesure de circoncire. Il refusa de lui répondre en disant que c'était là un secret ; pour parler, il demanda des terres. Ngodan lui donna cinq champs, mais il les refusa en disant que c'était trop peu pour lui. Ngodan lui proposa alors de jeter les bâtons tout autour de lui et de délimiter ainsi ses possessions. Cela fut fait et ainsi la seconde branche de la famille Simala s'acquitta une partie des terres de Dionewar. En échange, Mama Ñaasi procéda à la circoncision de tous les enfants de Ngodan. Ses descendants garderont cette fonction par la suite.

À l'origine du *tim* (famille maternelle) PeÚoor se trouve Mari Juuf qui a fondé Djimsan avec les siens. Mari arriva pour rencontrer Ngodan, mais celle-ci était partie pour chercher des huîtres et surveiller ses terres. À son retour, quand elle vit l'ancêtre de Fejoor, elle lui ordonna de repartir de suite en disant "*Tolomi*", c'est-à-dire "ne viens pas" en langue sose. Mari et les siens retournèrent à Djimsan, mais revinrent voir Ngodan deux jours après. Celle-ci accepta alors de les héberger et leur donna une place pour s'installer.

Le chef de la famille Pata-Fata arriva ensuite. Il s'était arrêté sur un îlot situé sur le bolon de Falia-Gohékor, où il passa la nuit avant d'aller demander l'autorisation de s'installer auprès de Ngodan. Après lui, de nombreuses autres familles continuèrent à affluer et à peupler le village fondé par Ngodan.

On ne connaît pas le nom du mari de Ngodan, ni de ses enfants. Takra, le frère de Ngodan, serait mort jeune, alors qu'il n'était pas encore marié. On dit que Dionewar a été fondé en 1136 : en effet, il y avait dans le village un arbre où l'on venait poser une pierre chaque année. Alors qu'il était le commandant du Siin-Saloum, Noïrot serait venu à Dionewar et aurait compté le nombre de ces cailloux. C'est lui qui aurait avancé cette date après avoir opéré un décompte exact des pierres.

Le village de Dionewar possède de nombreux *pangol* :

— Sangomar, en face de Dionewar. C'est Ndogan qui avait là son lieu saint. Dès qu'elle avait une quelconque difficulté, elle s'y rendait et trouvait /p. 734/ immédiatement satisfaction. Sangomar appartient aux Simala, descendants maternels de Ngodan ;

— Jangongon, place comportant un baobab et un *ditax* (*Detarium senegalense*) également pour les Simala descendants de Ngodan ;

— Ngas Mbaðat (puits avec un *mðadat*, *Ficus vogelii*), pour la même famille maternelle ;

— Ñaasi Maam, pour les Simala descendants de Mama Ñaasi ;

— Njandam, appartenant au *tim* PeÚoor, pour les descendants de Mari Juuf. Le nom de ce *fangol* signifie arbre "élancé, géant" ;

— Kanar (baobab), pour les Simala de Ngodan.

Lorsque Ngodan est arrivée à Dionewar, elle y a trouvé des canaris : les uns étaient vides et les autres remplis d'eau. La fondatrice a interdit d'y toucher, mais tous les habitants pouvaient venir prier à ce lieu. C'est à Mari Juuf que fut confiée la responsabilité de la garde de ce lieu.

Au temps des guerres religieuses, il y avait déjà des musulmans à Dionewar. Maba a été le principal organisateur de l'Islam. Avant lui, il y avait peu de musulmans ici. Les habitants se sont convertis de leur plein gré à l'époque de Maba et par la suite. Le village ne fut pas attaqué par les troupes de Fodé Karamo, car l'Islam avait déjà fait de grands progrès dans le village.

La venue du *Crocodile* (avis français) coïncide avec les débuts de l'Islam dans le Gandun et les

pays voisins. Il y avait des différends entre les villages devenus musulmans et les autres. Les habitants de Dionewar, de Niodior et les Sose voulaient obliger les autres villages par la force, à se convertir à l'Islam. Les païens envoyèrent alors une délégation à Gorée, pour se plaindre des vexations qu'ils subissaient de la part des musulmans. Le *Crocodile* fut envoyé pour faire une démonstration de force. Il canonna un certain nombre de villages. Il tira douze salves devant Dionewar qui fut atteint. Une salve fit tomber le grand baobab qui se trouvait à la place de l'actuel dispensaire ; une autre fit tomber le *fangol* Njandam. Le *Crocodile* s'arrêta devant Dionewar, dans le Saalum, et le commandant en descendit : il convoqua tous les vieillards pour engager une discussion avec eux. Il félicita tous les chefs de carré réunis et invita douze d'entre eux à l'accompagner sur le navire. Ceux-ci montèrent à bord et là on leur fit boire du vin. Pendant qu'ils se trouvaient sur le bateau, celui-ci repartit et emmena les douze personnes à Gorée, où elles furent gardées en otage, pendant toute une année. Le *Crocodile* les ramena ensuite à Dionewar.

Par la suite, le *Crocodile* est revenu dans les îles pour réaliser des expéditions contre plusieurs villages, dont Bakhalou et Diofandor. Les habitants de ces localités sont alors partis se réfugier sur la terre ferme, hors de portée des canons (N.B. : les expéditions du *Crocodile* datent de l'année 1867).

Par Bakari Ndong (Simala).

Origine des diverses maisons ou familles de Dionewar

Mbind Nomad (maison royale) a été fondé par Maad Ndimbo, qui était une reine gelwaar et appartenait au *tim* Simala (branche de Maam Binta). Elle est venue après Ngodan et a suivi le même chemin que celle-ci pour arriver jusqu'à Dionewar.

/p. 735/ Mbind Dioli a été créé par une personne prénommée Jooli, de *tim* Jahanora, qui provenait également du Gaabu. Il passa par Lipako, la Guinée Bissau, la Casamance, le Ferlo, le Siin, le Saalum, puis par Mbissel. De là, Jooli se rendit à Diakhanor, puis à Djissanor et arriva enfin à Dionewar. On dit que l'ancêtre des Jahanora était accompagné par l'ancêtre des Bagadu : ils creusèrent ensemble un puits, mais n'y trouvèrent point d'eau. Le second jeta une pierre sur une gueule tapée, ce qui provoqua l'arrivée de l'eau. À partir de ce jour, le second devint maître de l'eau, alors que le premier possédait les terres. Après un marchandage, l'ancêtre des Jahanora concéda des terres à l'ancêtre des Bagadu en échange de l'eau procurée par ce dernier. Les membres du *tim* Jahanora ont leur *fangol* à Djisanor ; ce *fangol* porte le nom de Jisanor.

Le *tim* Coofan est également originaire du Gaabu d'où les ancêtres sont partis à cause des guerres. Ceux-ci passèrent à Kahone, à Fatik, puis à Fayil où est enterrée leur ancêtre nommée Harwaak. Harwaak est un des grands *fangol* du Siin. Harwaak avait un mari de *tim* Peŭoor, qui lui demandait de quitter la place où ils se trouvaient. La femme refusa et le mari lui prédit qu'elle le regretterait. La femme lui répondit "harwaak", c'est-à-dire "calme-toi". De là, la famille Coofan se dirigea vers Mar, puis Djimsan, et enfin Dionewar.

Le *fangol* de la famille Coofan se trouve à Palmarin Ngedj.

Par Al Hadji Thierno Sarr (Alhajji Cerno Saar, Coofan).

Le *tim* Kale est arrivé à Dionewar au temps de Ngodan. Les ancêtres de cette famille avaient quitté le Gaabu avec Mansa Wali Jon Mane, le premier souverain gelwaar du Siin, car il y avait alors de grandes guerres dans le pays. Le chef de la famille, nommé Miñan, était lui-même roi : il possédait cinq greniers de riz à Mbissel. Comme on venait y voler ses grains, il se plaignit auprès de Mansa Wali Jon, en lui demandant ce qu'il convenait de faire. Par la suite, il apprit l'identité du voleur et préféra alors s'en aller, car sa fortune suscitait visiblement des jalousies. La famille Kale partit donc vers Joal, où elle n'obtint pas l'autorisation de s'installer. Les ancêtres poursuivirent ainsi jusqu'à Diakhanor, qu'ils quittèrent rapidement car ce lieu était trop proche de Mbissel. Ils s'arrêtèrent ensuite à Ndokane : les enfants de Dionewar vinrent un jour chasser à cet endroit et les Kale donnèrent à boire et à manger aux enfants. Ceux-ci avertirent Ngodan dès leur retour au village, en disant qu'ils avaient rencontré des rois et des reines à Ndokane et qu'ils y avaient reçu nourriture et boisson. Ngodan consulta toute la population de Dionewar pour savoir s'il fallait accueillir ces étrangers nobles. La réponse fut positive et tous allèrent chercher ceux-ci. Ngodan envoya les enfants prendre des

palétuviers pour construire une case royale aux nouveaux venus. La famille Kale fut d'abord installée un peu à l'écart du village, mais Ngodan préféra finalement les voir venir dans le village même ; elle leur donna même une épouse de sa propre famille. Par la suite, deux chefs des Kale, appelés Mbas et Lang Mbas, décidèrent de partir à Niodior. Ngodan envoya des émissaires pour leur demander de revenir à Dionewar, mais ceux-ci préférèrent demeurer dans leur nouveau village.

Par Fatou Thior (Faatu Coor, Kale).

/p. 736/ Ngarawat a été fondé par Sambu Daba, qui était de *tim* Simala et descendait de Ñaasi Maam. Le fondateur a donné le nom de Ngarawat, car il était très attaché à la tradition : en effet, ce nom signifie "que cela ne s'efface pas". Sambu venait de Mar, avant de s'installer à Dionewar : il était sereer et non pas gelwaar.

Les Coofan de Dionewar sont originaires du Gaabu ; ils faisaient partie du groupe de Ngodan, mais se sont d'abord installés à Palmarin où leur aïeule s'est arrêtée. Celle-ci souffrait d'un mal mystérieux au pied. Elle vint se faire soigner à Dionewar et retourna à Palmarin après sa guérison. Mais dès son retour, la plaie se rouvrit et elle dut revenir pour de nouveaux soins. Elle décida alors de rester à Dionewar et de se marier là, car dans ce village se trouvait sa santé. Cette femme, nommée Njukel, se maria à un homme de *tim* Simala, de la famille même de Ngodan.

Par Ibrahima Ndong (Coofan)

C'est Mari Juuf qui fonda la première maison de Peŭoor. Son quartier fut nommé Fandiouth et se situait au nord de l'actuel village. Mari Juuf s'était d'abord installé à Djimsan. Le nom de Fandiouth vient de *jud*, c'est-à-dire "un endroit sableux où l'on trouve des coquillages". Le *fangol* des Peŭoor s'appelle Njandam : on y effectuait des libations avant de commencer les travaux agricoles.

Par Lamine Ndour (Laamin Nduur, Simala)

F.L. : Dionewar a été fondé par Ngodane, qui venait de Falia. Dionewar serait plus ancien que Niodior. Les successeurs de Ngodane s'appelaient :

- Ahmet Dieng
- Ngodane le jeune
- Cora Diallo
- Balé Fambaye
- Samboundé Sarr
- Diahar Livane
- Cora Boukar
- Silmang Ndéou Sarr
- Ora Sarr
- Dimié Bouhane
- Nango Coumba
- Ngomak Coumba Ndiaye
- Bakar Bosso
- Faly Seydi
- Baka Sarr Ngoné
- Samba Coumba

Niodior

Le document qui suit est une version très légèrement remaniée d'un texte dactylographié que l'auteur a bien voulu nous confier et commenter.

Histoire de Niodior par Syaka Faye

Le village de Niodior a été fondé par Bandé Ñambo. Bandé Ñambo est née à Gaabu-Berekolong, dans la région de Sonkokunda (Guinée). Elle quitta Sonkokunda pour venir à Berekolong où elle

habita pendant deux ans. De Berekolong, elle alla à Timbakolong, où elle trouva ses frères de la famille Pata-Fata ; elle y demeura également durant deux ans. Puis elle se dirigea /p. 737/ vers Sonako : là se trouvaient ses oncles sose, appelés “Ñoominke”. Elle passa trois ans et six mois dans ce village, avant de partir à Médina où elle était accompagnée par la famille Simala. Puis Bande et ses compagnons arrivèrent au Manding et y rencontrèrent l'ancêtre des Pata-Fata. Ils y demeurèrent quatre années. Au cours de la quatrième année, un Sereer nommé Songo rendit enceinte la fille d'un Gelwaar. La mère de la fille exigea le paiement d'une forte amende pour réparer la faute commise par le Sereer. Ce dernier répondit qu'il n'était pas en mesure de payer sa dette immédiatement, mais promit de le faire au plus tôt. Il devait ramener un vase rempli d'argent. La mère de la fille demanda au Sereer de trouver un otage qui serait exécuté à sa place au cas où il ne serait pas de retour à la date prévue. Le Joola, d'abord sollicité, refusa de prendre la place d'otage. C'est un Sose qui remplaça le Sereer. Comme le Sereer n'était pas de retour à l'expiration du délai accordé, la Sose devait être mis à mort. Mais le griot des Gelwaar appelé Fara Junfi-Junfi, qui jouissait de la confiance de ses maîtres et qui avait prévenu ceux-ci du forfait du Sereer, eut pitié de l'otage au moment où on allait le tuer. Il demanda d'attendre le retour pour procéder à l'exécution. À peine eut-il quitté le village, que le Sereer arriva à sa rencontre. Il ramenait deux vases pleins d'argent au lieu du seul vase qu'il devait payer. La mère de la fille n'accepta qu'un vase, qui selon la loi suffisait pour réparer la faute. Le second vase fut donné au griot qui avait sauvé la vie du Sose. C'est à la suite de cet événement que le Sereer et le Sose se rendirent dans la brousse de Kulundu, après s'être baignés dans le marigot de Jikesin ; ils y prêtèrent serment de ne plus jamais se faire de torts entre eux. Au cours de cette réunion, un arbre poussa au milieu d'eux et se divisa en deux arbres : un baobab, en direction du couchant, et un *ndun* (figuier, *Ficus gnaphalocarpa*), en direction du levant. Le baobab allait indiquer le chemin du Sereer vers l'ouest, alors que le pays des Sose serait à l'est.

Après avoir prêté serment, le groupe des migrants partit vers Sakhokunda, puis retourna à Gaabu-Berekolong. Il alla ensuite à Gaabu-Karantaba, puis à Koundima où Bande décida de partir vers l'ouest, après un séjour d'une année. Elle retourna d'abord au Manding, où elle demanda de pouvoir rester, mais le roi refusa à cause de la faute qu'avait commise le Sereer. C'est à ce moment que Bande prit la ferme résolution de se diriger vers l'occident. Sa suite se dispersa sur ses conseils, et une partie seulement continua avec elle.

Elle arriva d'abord à Diareng (Casamance, arrondissement de Tanaf), où elle traversa la Casamance. Elle se dirigea ensuite vers Diana Malari, où elle s'adjoind un tisserand, nommé Jaara, qui l'accompagna à Woye Braasu. Puis elle arriva à Jarne et à Jeñer (Gambie), où elle demeura pendant trois ans ; dans ce dernier village, elle fit creuser un puits. Ensuite elle traversa le Bande-Bolon (Bolon, ou bras de mer, de Japeni) et alla à Koular qui s'appelait alors Kulwato et où vivaient des Sose du Badibu non apparentés aux Gelwaar. Le nom de Kulwato signifie “je vais me doucher”. Puis elle arriva à Thiawando (Lagem), où elle se sépara des Tukulër. Elle s'installa ensuite à Diafat où, selon la tradition, elle apprit la langue sereer. Après avoir passé l'hivernage à Diafat, elle reçut la visite d'un Sereer gelwaar de Kahone qui lui dit qu'il ne convenait pas qu'une femme restât seule et lui conseilla de venir le rejoindre à Kahone. Bande l'accompagna ainsi jusqu'à Kahone où elle resta une année. Mais elle voulut ensuite reprendre son chemin, car un rêve l'avait prévenue qu'elle n'était pas encore arrivée /p. 738/ au lieu où elle devait s'installer définitivement. Elle continua donc pour arriver à Niokhomol (vers le nord-ouest de Kaolack), où sa famille fit des couvertures avec des peaux de chevaux. De là, elle se rendit à Ndungit Mbidel (vers Gandiaye) et y devint très riche : on dit que sa prospérité y était telle, qu'elle revêtit le sol de sa demeure avec de la farine de mil, tant celle-ci était abondante. Elle resta trois ans dans ce lieu, puis elle continua vers les pays saafen où l'accompagnaient ses frères. Elle revint ensuite dans le Siin, à Sass Ndoundour pour y vivre une année durant. De là, elle partit pour Ndiaye-Ndiaye (Fatik), où elle rendit la liberté à son coq qu'elle avait amené de Sass. Elle prit alors le chemin de Kobongoy (vers Fimela) et continua vers Fadiol où sa suite se divisa encore en deux groupes : l'un devait rejoindre Mansa Wali Jon à Mbissel, et l'autre allait continuer avec elle vers Fadiouth, puis vers Sangomar. En ce dernier endroit, il leur fallut une pirogue pour traverser le fleuve. Elle demanda au chasseur qui faisait partie de sa suite de couper la plus grande branche tout au sommet d'un baobab. Bande commanda alors au chasseur d'aller planter cette branche au plus profond de l'eau. Après que le chasseur eut accompli cet ordre, Bande dit à ses frères de traverser le fleuve. Ses frères, étonnés et craignant de se noyer, n'osèrent pas avancer : elle prit alors la tête du groupe et tous purent traverser sans encombre le fleuve. Au cours de cette traversée miraculeuse, Bande plongea sa main dans l'eau et en retira une poignée de sable : c'est à partir de ce moment que la pointe de

Sangomar a commencé à se déplacer continuellement.

Bandé et ses compagnons arrivèrent alors à Ndiourdiouré, puis à Tabak, puis à Boubo où elle vit un bel oiseau. Elle demanda au chasseur de le tuer pour elle. Le coup de fusil tomba sur un nid d'oiseau dont la paille s'enflamma et provoqua un incendie qui brûla la brousse environnante et assura le droit de feu à Bande. Le chasseur partit à la recherche de l'oiseau, mais ne parvint pas à le retrouver. Il ramena une coque de mollusque et un coquillage. Lorsqu'elle vit cela, Bande reconnut qu'elle avait trouvé désormais la place où elle devait habiter : la coque de mollusque lui servit de calebasse et le coquillage de bol.

Bande alla se promener en brousse. Elle se dirigea dans toutes les directions, mais revenait inmanquablement à son point de départ : elle donna à cet endroit le nom de Sonan. Après avoir quitté Boubo, Bande arriva à Niodior, dont le nom signifie en sereer "c'est là que je peux me reposer". Elle y laissa sa sœur et continua jusqu'à Diogane où elle fit installer Songo, la mère de Joob Juma. Elle parvint à Bassar, où se trouvait un homme nommé Bayir, puis à Bassoul, où résidait un forgeron du nom de Njoogu. Sa sœur, appelée Dado Ñambo, considéra Njoogu comme son frère et tous deux constituèrent le village de Bassoul. Le nom de la région des îles — le Gandun — vient de ce passage à Bassoul : en effet, à la forge de Njoogu se trouvait un figuier, appelé *ndun* en sereer ; c'est à cet arbre que le forgeron avait l'habitude d'accrocher ses outils.

Bande continua encore jusqu'à Ngadior, où elle laissa le lawbe qui fabriquait les pirogues, puis à Djirnda où elle se sépara du pêcheur : c'est en effet le village de Djirnda qui a appris la pêche et la chasse aux gens du Gandun, qui sont venus s'initier à ces activités dans ce village. Ensuite, Bande passa à Tialane, où elle installa Jam Sabu, Salan Sabu, Ndey Ñilan, Jam Sambu et Mara Ndeu. À Tialane eut lieu la dernière séparation : Bande retourna à Niodor, Dado Nambo à Bassoul et Mara Ndeu à Diogane.

/p. 739/ On ne connaît pas de mari à Bande. On dit qu'elle était fécondée par le vent, comme les Gelwaar, sans connaître d'homme. Ses deux premiers fils sont morts sans avoir été jamais malades : une nuit, Bande étant partie en brousse pour satisfaire des besoins naturels, ses deux premiers fils se seraient transformés en vent. Au troisième de ses enfants, Bande fit porter un canari sur la tête, mais, avant son retour, l'enfant avait été transformé en baobab : cet arbre est appelé Mbulane et constitue un des *pangol* de Niodior. Les descendants de Bande n'ont jamais eu plus de quatre enfants ; le plus souvent ils avaient trois enfants, dont deux garçons et une fille, parfois quatre, soit deux garçons et deux filles.

Le village de Niodior était d'abord installé à un emplacement appelé Toumbé, qui est situé au sud de l'actuel village. Les deux sœurs, Bande et Dado, y vivaient ensemble jusqu'au jour où une dispute s'éleva entre elles. Les fils des deux sœurs jouaient ensemble sur le rivage ; celui de Dado portait un bracelet d'argent que Radla, le fils de Bande, lui arracha en le tenant par la main. Le bracelet se perdit et on ne put le retrouver malgré les recherches. Dado exigea de sa sœur aînée Bande qu'elle lui payât le prix du bracelet. Celle-ci lui répondit qu'il était mauvais que deux personnes issues d'une même mère exigent ainsi le paiement de leurs dettes, et qu'en outre la demande de Dado allait semer la discorde dans leur maison. Dado se montra intransigeante et voulut le remboursement. Bande obtempéra, mais dès ce jour, elle trouva la cohabitation avec sa sœur désagréable. Elle préféra donc quitter Toumbé. Avant son départ, une grande réunion eut lieu pour essayer de réconcilier les deux sœurs et de faire renaître l'unité entre elles. Ce sont les membres de la famille maternelle Simala qui prirent cette initiative, mais ils ne parvinrent pas à rendre Dado plus raisonnable. Bandé partit donc avec toute sa famille, laissant Dado à Toumbé. Elle fonda ainsi le quartier Damal.

Les habitants de Damal conseillèrent à ceux qui restaient auprès de Dado à Toumbé, de venir le rejoindre. Mais ces derniers refusèrent. Les gens de Damal utilisèrent le stratagème suivant pour provoquer la venue des familles de Toumbé : alors que les hommes partaient chercher le vin de palme en brousse, les hommes de Damal transportaient leur famille et leurs bagages à Damal-Petj. Quand les cueilleurs de vin revenaient, ils trouvaient leur maison déserte et n'avaient d'autre solution que de rejoindre leur famille à Damal. Dado seule resta et refusa de venir auprès de sa sœur Bande. Elle mourut à Toumbé même où elle fut enterrée. Sur sa tombe poussa un tamarinier appelé Maasirne. Ce nom fait allusion aux rapports de "plaisanterie" (*maasir* en sereer) qui existent entre les habitants de la maison de Bande et ceux de la maison de Dado.

Alors que Bande sentait la mort venir, elle réunit six personnes à son chevet et leur fit part de son désir d'être enterrée dans sa chambre même. Ces hommes, qui étaient des esclaves de Bande, respectèrent ses volontés et l'ensevelirent dans sa case. À leur mort, ces captifs furent enterrés tout autour de la tombe de Bande et demeurèrent ainsi les gardiens de celle-ci.

Bande eut une vie très longue, puisqu'elle vécut jusqu'à l'âge de 203 ans ; depuis sa mort jusqu'à nos jours se sont écoulées 188 années.

Niodior a été fondé avant Dionewar. En effet, la fondatrice de ce dernier village, nommée Ngodan, a trouvé Bande déjà installée et venait puiser de l'eau à Niodior avant de creuser ses propres puits.

La parenté qui unit le *tim* Pata-Fata et Simala de Niodior, qui ne peuvent /p. 740/ se causer aucun tort réciproque, existe depuis le départ des deux familles à Gaabu-Berekolong.

Autrefois, on attrapait le poisson avec des sagaies : le chasseur pêcheur qui était resté à Djirnda faisait porter la moitié de sa prise à Niodior, lorsqu'il capturait un gros poisson. C'est là l'origine d'une coutume qui devait longtemps subsister dans le Gandun.

Les quartiers de Niodior

L'existence du quartier de Pethiala aurait été de 107 ans. Le quartier de Sindiala fut le premier qui déménagea à la fin du printemps. Les auteurs de ce déplacement s'appelaient Daafude et Bayr. Leur nouvelle résidence se nommait "Maliem" (Malin) ce qui signifie le souhait "que nous soyons dans le bonheur et la paix". Après une année, ils furent rejoints par les fondateurs du quartier de Mbind Mak, qui s'appelaient Njaay Tening et Jileng Tening et étaient deux frères de famille maternelle Peŭoor. De Damal vinrent ensuite Nges et Cilas Fatma, qui occupèrent la place nommée Bak Manga. Puis deux autres frères, Mbañ Kodu et Sunkari Kodu les suivirent et vinrent à Bak. Ensuite, Saxaad Kani vint fonder Mbind Thiaré. Jam Kumba et Uma Nango Sos s'installèrent à Ndioudiouf, que l'on appelle maintenant Mbind Seydi. Jaf Kumba créa Mbind Guirandé. Jooman Jaajo fonda Mind Niaroukou-Diomane. Quand tout le monde fut installé à la nouvelle habitation, Nges et Cilas, les premiers occupants, se sentirent mal à l'aise et trop à l'étroit ; ils déménagèrent donc de Bak Manga, pour se rendre à Damal.

Toutes les personnes énumérées représentaient la famille de Bande Nnanbo. Nges et Cilas ont été les premiers chefs et ont été remplacés par Ndejuuf (Pata-Fata). À sa mort, son frère maternel, Fali Ndejuuf (Pata-Fata) lui succéda. Puis ce fut un de leurs frères paternels qui hérita la chefferie : il s'appelait Nges et était de *tim* Simala. Puis ce fut le tour de Landing Maram, fils de Maram, de la famille Pata-Fata. Landing partit à Sokone, où il devint le chef de Ndangane-Sokone. Son frère, Fode Lang, de *tim* Jahanora, prit sa place à Niodior. À la mort de Fode, Sambu Sira devint chef. Son successeur fut Karamo Fagama qui a été le dernier Alkali de Niodior.

Histoire de Maba. L'attaque de Niodior

Lorsque Maba quitta Nioro, il vint à Iliassa, près de la Gambie, où il trouva Jata Selang, le grand-père de Maama Tamba Jame. Il y resta un an, enfermé dans une chambre noire, pour demander à ses *djin* le chemin qu'il devait suivre pour trouver le bonheur. Au cours de sa retraite (*khalwa*), le choix entre deux chemins s'offrit à lui : ou bien Mbey (c'est-à-dire le Saalum), ou bien Badibu (c'est-à-dire le Rip). Les *djin* lui dictèrent finalement le chemin du Badibu. Passant par le Badibu, il rejoignit Bondali, où il convertit tous les habitants à l'Islam ; ceux qui refusèrent la conversion émigrèrent à Kuniungor, ce qui veut dire en joola "nous pouvons habiter ici". Tous les nouveaux convertis partirent avec Maba, en même temps que les Sose parmi lesquels on remarque Malang Jaafuna, qui fut le premier fondateur de Ndangane. De Bondali Tenda, Maba alla à Bateling où il trouva tous les habitants dans la voie musulmane. Il partit ensuite de Jali à Keneba, où /p. 741/ tout le monde pratiquait également l'Islam. Il vint ensuite à Maka Janekunda, où régnait Fodé Karamo Jaane, grand marabout qui s'asseyait sur une peau de chien noir quand il rentrait en *khalwa* pour parler à ses *djin* et qui dirigeait les musulmans de ce village. Puis il arriva à Juruku, dont les habitants se convertirent, ensuite à Same, à Sika, à Jufure, à Aljamdu, à Nema Kunku, à Bakalar, à Bakirindik, à Berending où certains villageois accueillirent Maba et se convertirent, alors que d'autres émigrèrent à Sitanunku. Maba tint une grande réunion avec les habitants de Bakirindik pour les convertir ; les gens de Nimi,

Berending et Buñandu refusèrent. Maba livra bataille contre ces villages pendant une matinée. La bataille fut brève, mais sanglante. Maba domina la situation et resta maître du terrain.

Après Bakirindik et Berending, Maba passa par Yesew où tout le monde l'attendait, car les habitants de ce village étaient musulmans et leur roi, Landing Sonko, avait des *talibe* et enseignait le Coran. Landing Sonko était un descendant de la famille Sonko, originaire de Sonkokunda, dans le Gaabu. Les Sonko tranchaient les *bang* (sorte de tiges de bambou) avec lesquels ils confectionnaient des nattes. Lorsqu'ils partaient au travail, ils disaient toujours "mbeta bangñinola", ce qui est à l'origine du nom de Banjul qui désigne la capitale de la Gambie (ex-Bathurst).

Maba passa ensuite par Diounak, où demeurèrent les Joola qui l'accompagnaient. De Diounak, il envoya des messagers vers les villages de Kathior et de Mbang-Kamou, pour leur demander de venir le rencontrer à Missira, chez Senfior Ba (Pata-Fata) qui était une importante personnalité musulmane. Arrivés à Missira, les gens de ces villages s'entretenirent avec Maba, dont la proposition fut la suivante : que tous ces gens l'aident à convertir entièrement le pays des îles. Senfior Ba ne voulut pas participer à cette entreprise, mais proposa une partie de ses troupes et y adjoignit Fodé Karamo, originaire de Djamdor, c'est-à-dire Betenti (les Sereer appellent Betenti du nom de Diamdor). Senfior Ba leur remit un grand *tabala* (tam-tam d'origine maure, importé par les Tukulër et adopté ensuite par les Sose) et leur recommanda de passer d'abord par Fadieng et de commencer leur entreprise par Niodior, car dans ce dernier village il y avait déjà des *talibe*. En effet, les premiers qui décidèrent de s'instruire dans la religion musulmane étaient au nombre de quatre : Caare Fa Maak, Sheyk Usmaan Juuf, Sheyk Muusa Saar et Lang Seydi Mari. Deux d'entre eux renoncèrent en cours de route et seuls les deux premiers persévérèrent. Après avoir effectué un long trajet, Caare Fa Maak et Sheyk Usmaan Juuf rencontrèrent un très bel oiseau, appelé *lamjata* en sereer (cet oiseau est un grand échassier des bords de mer, nommé *Jabiru*, qui est considéré comme le roi des oiseaux). Caare dit à son compagnon qu'il allait tenter de capturer l'oiseau. Au cas où il y parviendrait, il saurait que leur chemin était le bon et qu'ils trouveraient le bonheur en persévérant ; par contre si l'oiseau parvenait à s'échapper, leur chemin serait le mauvais. Il guetta l'oiseau et parvint finalement à le capturer. Ils surent alors qu'ils étaient dans la voie du bonheur. Ils allèrent ainsi s'instruire dans le Sahel et c'est à cause d'eux que les habitants de Niodior suivent aujourd'hui les Sherif et la voie de Sheyk Saadibu.

Les deux défaillants, Sheyk Muusa Saar et Lang Seydi Mari, avaient informé les habitants de Niodior du départ de leurs anciens compagnons vers la Mauritanie pour y apprendre le Coran. Les villageois se mirent à la poursuite des deux musulmans pour les empêcher, mais ils ne trouvèrent que leur pirogue à Ndangane Diakhanor. Un an après, deux autres habitants de /p. 742/ Niodior — Sheyk Muusa Saar et Karamo Sheyk Juuf — partirent à leur tour pour aller s'instruire à Diamdor (Betenti).

C'est pourquoi Senfior Ba conseilla à Maba de commencer son expédition dans le Gandun par le village de Niodior. Les troupes de Maba se divisèrent en deux parties : la première passa par le bolon de Diogane et de Siwo et rejoignit Fannoh ; la seconde — celle de Maba et de Fode Karamo Maroon — passe par Djilor pour atteindre Niodior. Les ex-*talibe* entendirent le son du tabala qu'on battait près de Ngas Koli, à côté de Niodior, et allèrent à la rencontre des hommes de Maba. Le son mélodieux et triste du tabala provoqua à lui seul la conversion de tous les païens en musulmans ce jour-là. Arrivé à Niodior, Maba s'adressa aux habitants et leur fit part de son désir de voir le Gandun embrasser l'Islam ; il leur annonça également son intention de se rendre à Moundé pour aller y porter la religion musulmane. Les gens de Niodior avisèrent ceux de Dionewar, en leur demandant de se joindre à eux pour résister aux troupes de Maba. Entre-temps, la première partie des guerriers de Maba avait déjà attaqué Fannoh : la résistance des Sereer barra le chemin aux musulmans et isola ce groupe armé.

Maba fut obligé de passer par Sangedio pour arriver à Fandambor où eut lieu la bataille. Une trêve fut décidée, au cours de laquelle Maba réitéra son exigence de voir tout le Gandun se rallier à l'Islam. Mais les gens de Niodior répliquèrent qu'ils ne refusaient pas l'Islam, mais que jamais ils ne l'embrasseraient par la force et qu'ils l'accepteraient par une libre décision. Maba rétorqua que la conversion devait avoir lieu le jour même ; au cas contraire, tout le Gandun serait réduit en esclavage et entièrement anéanti.

La bataille reprit donc, devint plus acharnée et provoqua la mort de nombreuses personnes. Ngosaar Salaan se distingua particulièrement dans les rangs de Niodior. Ngosaar avait quitté sa

famille paternelle de Ngadior et avait rejoint sa famille maternelle qui était de Tialane. Les habitants de Tialane s'étaient unis à ceux de Niodior pour résister aux musulmans. Une discussion opposa Ngosaar et Ansuding Wecang de Niodior : le premier voulait que l'on évitât de tuer les musulmans originaires de leurs villages qui se trouvaient aux côtés de Maba, alors qu'Ansuding refusait de prendre la parenté en considération dans ce conflit religieux. C'est pourquoi, beaucoup de musulmans de Tialane se sont trouvés victimes de la bataille, car la solution d'Ansuding fut acceptée.

Alors que la bataille était devenue encore plus acharnée, Ansuding Wecang dit à son grand frère, Lanseding Mari, qu'il allait ramener le *tabala* du champ de bataille. Lanseding lui annonça qu'il ne pourrait pas y aller car il y trouverait la mort : Lanseding voulait empêcher son frère et aller lui-même réaliser cet exploit. Mais Ansuding, plein de courage, se mit en route et voulut ramener le *tabala* à son frère. Il parvint près du *tabala* quand la fusillade était la plus nourrie. Lorsqu'il s'empara du *tabala*, il reçut une balle dans l'œil gauche : cette balle était une perle qui lui donna la mort. Quand on retrouva Ansuding, il était étendu à côté du *tabala*. Ansuding était invulnérable et aucun objet en fer ne pouvait lui provoquer la moindre égratignure. Seule une perle pouvait le tuer : c'est l'ami d'Ansuding, Ngor Salaan Saar, qui était le seul à connaître ce secret, qui tira la perle et tua ainsi le héros de Niodior. Comme Ansuding tardait à rentrer, Lanseding alla au champ de bataille et trouva lui-même le corps de son jeune frère étendu à côté du *tabala*. Il embarqua le corps d'Ansuding, ainsi que le *tabala*, dans une pirogue qui se dirigea vers Niodior.

/p. 743/ Texte de Syaka Faye, fils de Jay Ndong, fille de Maram Jam, de Jam Sabu, de Sabu Wange, de Wange Ñambo, de Ñambo Dungiic, de Dungiic Mbidel, de Mbidel Jongo, de Jongo Haba, de Haba Ñiïrox, de Ñiïrox Mol laquelle est l'aïeule. Village de Niodior, quartier Babak.

Renseignements complémentaires de Syaka Faye

Historie de Bande Ñambo

Le Sereer, nommé Songo, qui rendit enceinte la fille de Gelwaar était originaire de Yesew. Le griot découvrit la culpabilité du Sereer par un rêve où lui fut révélée la faute de Songo. Bande et la mère de la fille enceinte n'étaient pas parentes, mais étaient "*maasir*" c'est-à-dire de familles qui avaient entre elles des rapports de "plaisanterie".

Le serment entre le Sereer et le Sose eut lieu à l'emplacement d'une forge où poussèrent les deux arbres.

Bande faisait partie de la migration qui conduisit Mansa Wali Jon, le premier roi gelwaar du Siin, jusqu'à Mbissel. Le groupe conduit par Bande se sépara du groupe dirigé par Mansa Wali à Tobor, en Casamance.

L'oiseau sur lequel tira le chasseur de Bande était un *puud*. L'oiseau ne fut pas touché, mais le coup de feu provoqua l'incendie et le feu de brousse qui délimita le domaine de Bande.

Les Gelwaar ont tous transité par Koular : c'est à partir de ce village qu'ils se sont dirigés vers le Siin et le Saalum, et se sont tous dispersés.

Bande a cherché à commander tout le Gandun, mais n'a pas fait de tentatives pour s'emparer des pays voisins. Tout le Gandun a ainsi été effectivement commandé par Bande, sauf le village de Moundé, dont le fondateur sereer était venu de Dihine dans le Siin, et a passé à Mbam puis à Diofior avant de s'installer à Moundé.

Bande a laissé sa sœur à Mar. Elle a laissé d'autres parents au village de Djirna.

La tombe de Bande avait été arrangée avec des briques qui ont été enlevées par la suite. En creusant à cet emplacement, les femmes de Niodior auraient découvert des objets en or et en argent, des armes, des poteries, des pipes.

Le Gandun

Niodior faisait partie du royaume du Saalum et se trouvait rattaché par l'intermédiaire du *Buur Jooñik* qui résidait à Djilor. Le roi de Djilor envoyait ses représentants pour prendre les noix du pain de singe (fruit du baobab) et les portait ensuite au *Buur Saalum*.

Le *Fara Ndun*, résidant à Djirnda, était désigné pour commander le Gandun et pouvait juger les

différents. Il arrivait parfois que les filles de Niodior soient prises comme épouses par les rois du Saalum.

Généalogie de la famille de Bande Ñambo :

- Songo
- Joob Juma
- Maram Jam
- Jam Sabu
- Sabu Wange
- Wange Tenifig
- Tenifig o Ndew
- Ndew Fade Bande
- Fade Bande
- Bande Ñambo
- Dungiic Mbidel
- Niïrox Mol
- Nдалan
- Nдалan Tagjam

/p. 744/ La première installation à Toumbé dura 87 années. Après la querelle avec sa sœur Dado, Bande s'en alla fonder Pethiala où l'on resta pendant 103 ans et où Bande mourut. Bande vécut jusqu'à l'âge de 203 ans. Le village de Niodior a 311 ans, depuis sa fondation jusqu'à 1973.

Les principaux *pangol* de Niodior sont :

- Mbulane (baobab), à Petiala, pour le *tim* Pata-Fata
- Baak Ola (baobab), à Sofné, pour le *tim* Simala ;
- Fandanga (baobab et coquillages), également pour les Simala ;
- Ngonoori (palmier), pour le *tim* Pata-Fata ;
- Tumbe (baobab et coquillages), pour le *tim* Jahanora ;
- Xole (tamarinier), pour le *tim* Puma ;
- Juumaja (baobab et coquillages), pour le *tim* Puma également ;
- Ngañara (baobab), pour le *tim* Pata-Fata ;
- Maama Ngor (baobab et coquillage), pour le *tim* Puma.

Ces *pangol* étaient la propriété des différentes familles maternelles, mais jouaient tous un rôle efficace dans la protection du village entier.

Maba n'a pas envoyé ses troupes contre Niodior même, car il commençait à y avoir des musulmans dans Niodior à cette époque.

Le *Crocodile* s'est également arrêté devant Niodior pour canonner le village ; celui-ci n'a pas été atteint cependant, car les obus sont tombés devant et derrière Niodior. Néanmoins, les Français ont également amené des otages de Niodior jusqu'à Gorée, dont le grand-père du chef d'un quartier.

Par Al Hadji Mamadou Thiaré, chef de village (Alhajji Mamadu Caare, Jahanora).

F.L. : Niodior a été fondé par Bandé Gnambo Sané, après l'installation du village de Dionewar.

Origine des quartiers, des maisons et des familles de Niodior

Le quartier de Babak comprend six grandes maisons (maison = *mbind* en sereer) :

- Mbind Thiaré, pour la famille paternelle Caare. La maison a été fondée par Saxad Kani Caare, du *tim* Jahanora.
- Mbind Seydi, qui a été fondé par Mberam Fay de *tim* Jahanora, lequel venait de Diongolor dans le Siin. Le nom de cette maison vient du fait que l'équivalent sereer du patronyme sereer Fay est Seydi.
- Mbind Madi a été créé par Samba Ndey Kumba Juf (Jahanora) et son fils, Mbañ Kodu Juuf (Simala), qui étaient originaires de Palmarin. Le nom de la maison, appartenant à la famille paternelle Juuf, provient du prénom d'un des chefs qui ont succédé aux fondateurs.

— Mbind Sounkari a été fondé par Sunkari Koudu Jen Saar (Simala) qui provenait également de Palmarin. Son nom est celui même du fondateur.

— Sasar a été créé par Aleram Njaay (Jahanora). C'est ce *tim* Jahanora qui possédait la maison ; souvent l'aîné de la famille portait le patronyme Saar, d'où le nom de Sasar.

/p. 745/ — Mberam fut fondé par Jarunku Joomam Jeng (ou Jaaju), de *tim* Coofan. La maison appartenait à la famille maternelle Coofan. Son nom vient du fait que celle-ci était située tout près du "rivage" (beeram signifie "bord de la mer" en sereer) et qu'il n'y avait point d'autre habitation entre elle et l'eau.

Par Al Hadji Mamadou Thiaré (Alhajji Mamadu Caare),
entouré des chefs des diverses maisons.

Le nom du quartier de Damal vient d'un arbuste utilisé comme médicament pour soigner les plaies (*ndamal*, soit le Ricin commun). Alors que Ngodan se trouvait encore à Toumbé, le fondateur allait souvent à cet endroit et résolut de s'y installer. On lui conseilla d'attendre, car Ngodan était sur le point de quitter elle-même Toumbé. Il s'en alla néanmoins, et comme on lui demandait où il était parti, il répondit qu'il était parti là où il y avait des *ndamal*. Le fondateur s'appelait Manjam Saar (Pe'oor).

— Mbind Bandé a été créé par Bande Ñambo elle-même ; sa famille paternelle était Saar et son *tim* Pata-Fata. C'est cette dernière famille maternelle qui hérite de la chefferie de la maison depuis l'origine.

— Mbind Diamé a été fondé par Jame Yangof Saar (Simala) qui était l'un des compagnons de Bande Ñambo. Jame était accompagné par des personnes de la famille maternelle Bagadu qui a pris depuis le commandement de la maison.

— Mbind Bouar a été créé par Buwar Jame (Simala) qui était également un compagnon de Bande. C'est le plus âgé de la famille Simala qui commandait cette maison.

— Mbind Santia a été fondé en premier par Ndolan Baahum (Pe'oor) qui était lui aussi venu du Gaabu avec les Gelwaar. La maison Simala est commandée par la famille paternelle Baahum.

Par Ibrahima Saar (Ibrahima Saar, Jahanora),
entouré des chefs des différentes maisons.

Le quartier Mbind Mak ("grande maison" en sereer) ne comportait qu'une seule maison à l'origine ; elle s'est divisée par la suite. La maison a été fondée par Njaay Tenifig, de *tim* Pe'oor.

— Mbind Derwer est une maison appartenant aux Saar. On dit que son fondateur fut lassé un jour de porter le pantalon bouffant et se vêtit à partir de ce moment d'un pagne, d'où le nom de Derwer (*nderax* est un pagne dont on se couvre les reins jusqu'au talon).

— Mbind Ndiaye est une maison fondée assez récemment et appartenant à la famille paternelle Njaay.

— Mbind Mbaye a été créé par Mbay Saar (Puma) qui venait du quartier Babak. Les Saar y commandent.

— Mbind Gedj a été rejoint par Geej Ndong (Coofan), dont le père était de Dionewar et possédait une grosse fortune. Geej alla habiter dans cette maison qui appartenait aux Saar qui l'hébergèrent et consentirent à donner son nom à la maison, car il était très riche. Les Ndong sont devenus les chefs de la maison par la suite.

— Mbind Samba a été créé par Geej Buwan Saar (Pe'oor). Un des derniers chefs se prénomma Samba, d'où le nom actuel de la maison. Les Jeng /p. 746/ se sont installés dans la maison par le biais de leur famille maternelle, qui était Pe'oor.

— Mbind Farakong tire son nom du fait que le fondateur se trouvait un jour dans une embarcation et aurait dit au plus âgé de la maison : je serai le "*faram koorax*", c'est-à-dire "celui qui se tient au-devant de la pirogue". La maison appartient à la famille paternelle des Saar.

Par Al Hadji Birama Diouan (Alhajji Birama Juan, Jahanora),
entouré des chefs de maison.

Le quartier Sindialé a reçu son nom du fait qu'il s'agissait d'une "nouvelle fondation" (*sinjan* en sereer). Les fondateurs s'appelaient Daafude et Bayr, qui étaient respectivement de *tim* Jahanora et Pata-Fata.

— Mbind Diaman a été fondé par une personne nommée Jaman (Coofan). La maison appartenait en général au *tim* Coofan.

— Mbind Diata a été créé par Sam Yata (Jahanora). La maison est devenue la propriété de la famille paternelle Fay.

— Mbind Sandi est commandé par les Joop, dont l'aïeul Sandi a été le fondateur.

— Mbind Ndiokonèm a été la maison fondée par Bayr Joop (Pata-Fata). Les Joop sont venus du Kajoor, mais la maison est la propriété du *tim* Pata-Fata.

— Mbind Birama Niarounko a été créé par Jooman Jajo (Bagadu) qui était la nièce de Birama Narun. Les ancêtres de la famille se trouvaient à Palmarin Ngedj. La maison est héritée par le *tim* Bagadu.

— Mbind Samba Ndioup a été fondé par Dasirang Ñang (Bagadu) qui avait reçu le surnom de "Njuup" à cause d'une "touffe de cheveux" particulière qu'il portait comme enfant. La maison appartient à la famille paternelle Ñang.

Par Lamine Dieng (Laamin Jeng, Coofan).
Entouré par les chefs des maisons du quartier.

Djirnda

Les premiers habitants de Djirnda étaient Manjaasa Saar (Kale) et Sambu Noxo Coor (Puma).

Manjaasa a quitté le Gaabu vers 1300, lorsque ce pays fut envahi. Il faisait partie des compagnons des Gelwaar, lorsque ceux-ci émigrèrent vers l'ouest. À cette époque, ils étaient des Sose et non des Sereer. À Mbissel s'opéra une séparation du groupe des migrants : les uns se dirigèrent vers le Siin, les autres vers le Saalum, d'autres encore vers les îles où Moundé fut un des premiers villages créés. Après 25 ans, il arriva qu'un jour, les jeunes gens et les jeunes filles firent une sorte d'amusement. Lors des jeux, la fille du roi, qui était enceinte, tomba et sa chute devait entraîner sa mort. Manjaasa Saar, qui était le chef de la troupe et l'organisateur de cette sortie, eut alors honte : il ne put plus supporter de vivre à Moundé à partir de ce moment. Il émigra donc avec les siens à Ngangaram, c'est-à-dire à l'ancien emplacement de Djirnda. Vingt ans après, les anciens virent que Ngangaram était l'emplacement le plus élevé de l'île : craignant que leurs enfants se noient en tombant /p. 747/ du haut de la falaise, les habitants sont alors venus s'installer vers la partie la plus basse de l'île et le nouveau village y fut bâti.

Comme il n'y avait pas d'eau douce dans le village, on commença à creuser un puits à Bassoul où l'on allait puiser l'eau pendant la nuit seulement, de peur d'être aperçu par les habitants de ce village.

Le nom de Djirnda provient d'un souhait en sereer, signifiant "qu'il prospère !" (*jiriñ*). En effet, à la mort de la fille du roi au cours des jeux, il ne s'éleva aucun conflit entre Manjaasa Saar et le souverain ; ce dernier voulait même à tout prix que Manjaasa reste où il habitait, car ils avaient été des compagnons depuis leur départ du Gaabu. C'est le roi qui aurait lui-même formulé le souhait de prospérité pour Manjaasa, donnant ainsi son nom à Djirnda.

Mbañ Joop était le père de Sambu Noxo Joop ; tous deux étaient des nobles. Sambu partit de son pays, parce qu'il n'y avait pas été élu comme roi. Il quitta ainsi le Kajoor avec sa sœur Sanjuma, qui avait tenu à accompagner son frère. Les deux migrants restèrent un certain temps à Mbour, où ils ont abattu un arbre pour en faire une pirogue qui fut appelée "*Cariak*". Ils appartenaient à la famille paternelle Joop. Sambu était chasseur et prit avec lui un forgeron du nom de Kelefam, qui lui a fait des plombs, des arcs et des flèches. Ils attrapaient les poissons avec leurs flèches. Un soir, alors qu'ils cherchaient une place, ils virent des pêcheurs qui leur demandèrent d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils arrivaient du *joor* (sable qui donna son nom à leur région d'origine, le Kajoor). C'est à partir de ce moment que les pêcheurs leur donnèrent le nom de Coor, c'est-à-dire "gens du *joor*". Dès lors la famille Joop prit le nom de Coor dans les îles.

Sambu, sa sœur et le forgeron quittèrent Mbour, passèrent à Fadiouth, Ndangane, à l'embouchure du Saalum, à Balgane (vers Mar Lodj), puis à Moundé où ils construisirent des habitations. Ensuite, ils sont venus s'installer en face de Djirnda, à un endroit appelé Baradja, où ils ont trouvé de l'eau douce et une source (*uun*). Ils se sont arrêtés là et ont débarqué tous leurs effets. Un membre de la famille Bop vint les y trouver pour leur demander du feu. Ils répondirent qu'ils n'en avaient pas, alors qu'en réalité ils en possédaient. Le demandeur partit alors, trouva du feu plus loin, et alluma alors un feu de brousse qui lui assura la possession des terres. Ce feu arriva jusqu'à Baradja et y provoqua même l'incendie de toutes les cases et des divers bagages. C'est ainsi que commença le conflit entre les Bop et les Coor. Ces derniers, qui n'avaient plus rien et se trouvaient à nouveau obligés de déménager, voulaient tuer le responsable de l'incendie qui avait anéanti toute leur fortune. L'homme de la famille Bop vint demander pardon et proposa de payer en or les dégâts qu'il avait occasionnés. Comme il était incapable de dédommager en or, il accepta finalement de céder son droit de feu en compensation.

Sambu eut également un différend avec les Gelwaar. Il alla trouver Manjaasa pour lui proposer de faire la guerre contre les Gelwaar. Il fit valoir qu'ils seraient les plus forts, grâce à l'aide dévouée de son forgeron, Kelefam, qui était le seul à pouvoir fabriquer des armes de guerre. Après leur entrevue, ils se rendirent compte que la guerre contre les Gelwaar ne leur profiterait pas à coup sûr, mais firent cependant une tentative. Ils vinrent, après leur essai infructueux, s'installer définitivement à Djirnda, en fondant les deux principaux quartiers du village pour leurs familles respectives, les Saar et les Coor.

/p. 748/ Le Gandun était commandé par un *Farba Ndun*, qui venait de Djilor et habitait le village. Il était généralement originaire du Ñom et se trouvait à la tête des îles. Nommé par le roi de Djilor, il était confirmé par le roi du Saalum lui-même. Il était chargé de la perception de l'impôt et apportait ainsi à Kahone les fruits du baobab qui constituaient la redevance du Gandun.

Djirnda n'a pas été troublé à l'époque de Maba. En effet, les envoyés de Maba ont trouvé des musulmans au village qui avaient déjà entrepris la construction d'une mosquée. C'est pourquoi les troupes de Maba ont évité le village de Djirnda. Le premier converti à la religion musulmane s'appela Bakari Saar, qui était parti chez un *seriñ* sose pour sa conversion et son instruction islamique.

Les principaux *pangol* de Djirnda sont :

- Kangen (baobab), pour la famille paternelle Coor ;
- Mbeel Mbaatu (baobab), pour les Saar ;
- Calmojang, pour le *tim* Kale ;
- Wecekañ, également pour les Saar ;
- Ngan (fromager) qui se trouve à Baradja et appartient aux Coor ;
- ſaak o Nduguj (baobab), également desservi par les Coor.

À une époque récente, de nombreux villages voisins ont été fondés par des personnes originaires de Djirnda : ainsi Fambine, Vélingara, Rofangé, Baout, Diamgnadio, Fayako, Félin. Il s'agissait en général de *sanda* (villages et îlots de culture) dépendant de Djirnda, où les propriétaires de champs sont partis pour s'installer définitivement. Cet exode a entraîné une diminution relative de la population de Djirnda, qui est maintenant plus faible, à elle seule, que celle de Dionewar et Niodior.

Par Youssoufa Sarr (Yusufa Saar ; Sañanem)
entouré par les notables de Djirnda.

Félin

Félin a été fondé par Ngomunde Saar, de *tim* Coofan, qui venait de Djirnda. C'était le grand-père de l'actuel chef de village. Quand Ngomunde a créé le village, il était très discipliné : c'est pourquoi on a nommé le village "*Félin*", c'est-à-dire "discipline".

Le village de Félin a eu pour chefs successifs :

- Ngomunde

- Bað
- Ngalo
- Mbisan
- Moori
- Laamin Saar

Le village a été fondé au temps du roi du Siin Salmon Fay (N.B. : Salmon a régné entre 1871 et 1878), dont le fondateur a été l'ami. En effet, Ngomunde faisait la pêche pour Salmon. On lui conseilla de ne pas insister et poursuivre dans cette voie, car il était mauvais d'être l'ami du roi. Ces conseils furent rapportés à Salmon qui devint furieux. Il vint avec ses guerriers, pour châtier /p. 749/ Féfir dont les habitants étaient alors installés à Mbinonga. Prévenus à temps les gens purent prendre la fuite pour venir à l'endroit où ils se trouvent actuellement. Les soldats de Salmon tirèrent de nombreux coups de fusil et incendièrent toutes les cases de l'ancien village, croyant que les occupants s'y trouvaient encore.

Les terres du village appartiennent au *tim* Bagadu, du village de Mbam (dans le Log).

Par Al Hadji Bop (Alhajji Bop)

Fambine

Le village a été fondé par Biram Kamoy Saar, de *tim* Tik. Biram Kamoy était le grand-père de l'actuel chef de village. Il est venu de Djrinda où il s'était auparavant converti à l'Islam et où il avait construit la première mosquée. Il s'est installé à Fambine, il y a environ 80 ans, pour habiter près de ses terres. Il a donné au nouveau village le nom de "*Fambind*", c'est-à-dire "c'est ici ma maison".

Il y a un seul *fangol* au village : celui-ci porte également le nom de Fambin. C'est un baobab où la famille paternelle Saar faisait autrefois les libations.

Une grande partie des terres appartient au *tim* Taaßor du village de Ngadior.

Par Birama Sarr (Birama Saar, Puma).

Diamgnadio

Le fondateur s'appelle Njum Saar, de *tim* Kale, et venait de Djrinda. Il est le grand-père du chef de village actuel. Il a quitté Djrinda peu après les guerres religieuses, il y a environ 100 ans. Il a nommé le nouveau village "*Jam a ngaada*", c'est-à-dire "nous sommes venus en paix". Le fondateur et ses compagnons n'étaient pas encore convertis à l'Islam quand ils sont arrivés dans le nouveau village, mais sont repartis par la suite pour se convertir à Djrinda.

Quand le fondateur est arrivé, il a reçu les terres de la famille maternelle Kale, qui était installée au village voisin de Ndimsira. C'est également à Ndimsira que se trouvait le *fangol* Wali Juuf, appartenant aux Kale.

Le *tim* Pata-Fata, très représenté dans le village, est d'origine gelwaar : Bande Ñambo est l'aïeule de cette famille et venait elle-même du Gaabu. Elle transita par Thiofak (près de Kaolack), où on lui annonça que le roi du pays allait arriver. Elle préféra alors partir en empruntant le bolon de Lindiane et s'y arrêta sur une butte de coquillages parsemée de baobabs. Elle demeura là toute la journée jusqu'au soir et avait très soif. C'est alors qu'un varan qui se trouvait en haut d'un arbre aspergea Bande avec l'eau contenue dans une cavité, la prévint ainsi et lui permit de s'abreuver. Elle repartit le soir, jusqu'à Niokhomol (vers Gandiaye), où Bande ordonna une chose extraordinaire : elle fit tuer un poulain (*mol* en sereer) pour en tanner la peau et en faire un pagne. De là, Bande partit vers Fatik, puis Fata (entre Joal et Fadiouth), puis Dionewar, puis Diogane et enfin Niodior.

Par Al Hadji Racine Sarr (Alhajji Rasin Saar, Pata-Fata).

/p. 750/

Vélingara

Le village a été fondé après les guerres religieuses, il y a 80 ans environ, par Madi Bop, de *tim Tik*. Celui-ci venait de Djirnda et était déjà un musulman à son arrivée à Vélingara.

Quand Madi est venu ici, la brousse était inoccupée. Mais bien auparavant, les terres appartenaient aux Sose qui étaient partis depuis longtemps. Le nom de la brousse autour du village est "*fanen*", c'est-à-dire "c'est à mon père" en langue sose ; ce nom évoque les premiers habitants.

Au temps de Madi, les gens de Soum (dans le Log) venaient ici pour faire des libations au *fangol* nommé Bol Boli. Ces libations marquaient le début de la saison agricole. Après la fondation, les villageois payaient des redevances à Soum, pour l'exploitation des terres.

Par Fap Birama Bop (Faap Birama Bop, Kale).

Baout

Baout avait été fondé par les Sose qui avaient quitté le village cinq ans avant l'installation des Sereer. Baout a donc été refondé par Jan Saar (Bagadu) qui fut envoyé ici par son oncle maternel. Jan Saar venait de Djirnda, il y a environ 80 années. Le nom de Baout a été donné par les Soose et signifie en cette langue "c'est ici que j'arrête".

Le fondateur du village était musulman quand il est venu à Baout : il s'était converti à Djirnda même.

Les terres du village appartenaient au *tim* Bagadu de Soum, qui était également chargé des libations au *fangol* Bol Boli, dont l'emplacement est à la limite des villages de Baout et de Vélingara.

Par Moussa Sarr (Muusa Saar, Pata-Fata)
et les notables du village.

Rofangé

Le fondateur de Rofangé s'appelle Wali Saar (Pata-Fata) ; c'était le père du chef de village actuel. Il vint de Djirnda pour s'installer ici, il y a environ 60 ans. Il y avait à l'emplacement du village une butte de coquillages avec des baobabs : un marabout fit la prédiction que Wali trouverait la paix s'il s'installait auprès de cette butte.

Le nom du village a été donné après le premier hivernage passé sur place. En effet, la récolte fut très bonne et l'on disait volontiers "*a roofa*", c'est-à-dire "c'est bon, nous sommes dans l'abondance".

Les Saar du village descendent de Manjaasa, le fondateur de Djirnda.

Wali Saar était déjà musulman lorsqu'il vint fonder Rofangé : il était parti se convertir à l'Islam auprès d'un marabout de Médina Sangako.

Les terres appartenaient à la famille maternelle Bagadu de Soum, qui possède aussi le *fangol* Bol Boli. Lors de la création du village, il s'éleva une contestation entre les habitants de Soum qui revendiquaient les terres, et la famille du fondateur qui affirmait que les terres avaient été défrichées en premier par les habitants de Djirnda.

Par Wor Sarr (Woor Saar, PeÚoor).

/p. 751/

Fayako

Fayako a été fondé par Kati Seen (Pata-Fata), qui est le grand-père du chef de village actuel. Il est venu de Djirnda avant 1900. Il avait d'abord choisi un emplacement à l'ouest de Fadoung, au confluent du Siin et du Saalum. À la suite d'une épidémie, qui a provoqué la mort de nombreuses personnes, le village s'est déplacé, il y a 40 ans pour venir à son emplacement d'aujourd'hui.

Les terres du village de Fayako étaient la propriété des habitants de Mbam (dans le Log).

Kati Seen n'était pas musulman et ne s'est pas converti avant sa mort. Ce sont ses fils seulement qui ont adopté l'Islam.

Par Ousmane Sene (Usman Seen, Taaɓor).

Siwo

Le village a été fondé par Ngise Saar (Puma), qui provenait de Dioundiou, petit îlot appartenant à Soukouta. Ngise avait un grand troupeau et avait l'habitude d'amener ici ses bêtes pour les faire paître et les garder. À cette époque, les palétuviers étaient assez rares en cet endroit. Finalement, au lieu de revenir toujours pour s'occuper du troupeau, Ngise décida de s'installer définitivement. Il se prépara donc à partir en amenant son frère. À cette époque, le nommé Yungar Juuf (Bagadu) avait quitté Ngadior et était venu pour allumer son feu de brousse sur l'île. Quand Ngise et son frère sont arrivés, ils ont constaté que le feu avait été fait et ont alors pris leur hache pour déficher leurs terres. Yungar entendit le bruit des haches et vint pour voir ce qui se passait. Il demanda aux deux frères, qui leur avait donné l'autorisation de défricher, alors que c'était lui le propriétaire grâce à son feu. Ils répondirent qu'ils avaient défriché ce qui leur appartenait, bien qu'ils reconnussent que le droit de feu était pour Yungar. Ils finirent par s'arranger, et le droit de hache fut reconnu à Ngise et aux descendants de sa famille maternelle. Cependant, les Saar et les autres familles venues par la suite payèrent les redevances à la famille maternelle Bagadu.

Comme le reste du Gandun, Siwo dépendait du royaume du Saalum, par l'intermédiaire du *Buur Jooñik* de Djilor. Ce dernier nommait un *Farba Ndun* qui résidait à Djirnda, était chargé de percevoir les redevances et de juger les différends entre villages ou familles. Le *Farba Ndun* était généralement choisi dans la famille maternelle Pata-Fata.

À l'époque des guerres religieuses, il y avait déjà des convertis dans le village. Certains d'entre eux ont même accompagné Fodé Karamo dans ses expéditions.

Le *fangol* du village s'appelle Kokoor (baobab) ; il était pour la famille Koor Qui est éteinte aujourd'hui. Il a été repris par la famille Jankong, originaire de Dassimalé.

Par Famara Demba Ndong (Famara Demba Ndong, Simala)
et Mamadou Demba Ndong (Mamadu Demba Ndong, Bagadu).

F.L. : Siwo a été fondé par deux frères provenant de Gabou (situé, selon F.L., dans le Fouta Toro, ce qui est manifestement faux) et ayant transité à Ndiorène. Ces deux frères s'appelaient Timaé Nini et Lavodé Nini.

/p. 752/

Bassar

Bassar a été créé par Bure Njoogu Joop, de *tim* Bagadu, qui venait de Djilor, dans le Jooñik. Cependant, avant son arrivée quelqu'un d'autre avait déjà allumé le feu de brousse : c'était Yungar Juuf (Bagadu) qui avait quitté Diosong (vers Sokone). Yungar et Bure étaient des parents assez éloignés, mais seraient tous deux des Gelwaar ou, du moins, des compagnons de ceux-ci.

Yungar a fait le feu, puis a envoyé sa sœur ici, alors que lui-même partit à Lérane. C'est ainsi que sa sœur, nommé Cooro Saar (Bagadu), reçut en possession le droit de feu. Cooro Saar était accompagnée par son jeune frère, Ndig Saar. Un autre frère, nommé Njong Jabu Saar est resté à Ngadior.

Ndig Saar se trouve enterré ici même et sa tombe est située au nord du village.

Le village dépendait des Gelwaar de Djilor, mais se trouvait sous l'autorité directe du *Farba Ndun* qui résidait à Djirnda. À Bassar, il y avait un Jaraaf qui était natif du village. Le roi du Jooñik venait faire des libations à Bassar. Il devait s'y revêtir d'un pagne blanc. On choisissait alors un paysan du *tim* Taaɓor, dont on liait les mains. Le paysan posait ses mains liées sur la tête du roi, sous

le pagne, et on faisait alors les offrandes. Pour détacher le Taaɓor, le roi était obligé de payer une forte somme à cette famille maternelle, bien que celle-ci ne détint aucun titre ni commandement. Les *Jaraaf* étaient élus par le roi de Djilor et choisis dans n'importe quelle famille. Le dernier d'entre eux était de *tim* Bagadu. Le *Jaraaf* recevait le roi et l'accompagnait là où il passait dans le Gandun. Néanmoins, le *Farba* de Djirnda recevait la visite en premier, mais faisait immédiatement prévenir le *Jaraaf* de l'arrivée du roi : ce dernier se rendait ensuite chez le *Jaraaf*.

Le nom de Bassar a été donné peu après la fondation du village. Un homme traversa le bolon pour venir au village, mais fut coupé au pied par une huître. Le sang gicla et l'homme suçsa son sang qu'il perdait ; il dit ainsi en arrivant à Bassar "*baasa*", c'est-à-dire "j'ai sucé". Depuis lors, il suffit de venir à Bassar pour sucer le sang d'une plaie, pour que celle-ci disparaisse immédiatement.

Les tas de coquillages ont été amassés par des Sose qui habitaient les terres avant l'arrivée des Sereer.

L'origine du nom des "Ñoominka" vient du fait suivant : les Sereer venant du Fuuta ont été chassés par le roi qui régnait à côté des îles. À Diaglè, près de Sokone, les soldats du roi ont été obligés d'arrêter la poursuite et ont vu les Sereer s'enfoncer dans les palétuviers. Ils sont allés rendre compte au roi en lui disant que les Sereer s'étaient échappés en "marchant courbés entre les branches de palétuviers", c'est-à-dire "*ñoomi nka*".

Maba envoya à Bassar une délégation composée de gens de Missira pour demander au village de se convertir à l'Islam. Ils ont alors accepté d'embrasser la religion musulmane, car ils avaient entendu parler des guerres que Maba avait livrées contre les infidèles. C'est donc à cette époque qu'ils ont commencé à devenir musulmans. Cependant certains habitants de Bassar sont allés à Moundé, pour y prêter main-forte à leurs voisins, contre les troupes de Maba qui attaquèrent ce village.

Les premiers convertis ont choisi la voie Qadiryia : ils s'appelaient Maalik Faal, Singiam Jeng et Biram Ndong.

/p. 753/ Les *pangol* de Bassar portent les noms suivants :

- Jaaja (baobab), pour le *tim* Bagadu ;
- Seni Wala (arbre nommé *ngallu* en sereer, soit le *Dialium Guineense*), pour le *tim* Bagadu d'abord, et a été confié ensuite aux fils de Bagadu, même s'ils ne font pas partie de cette famille maternelle ;
- N dof Kaptong, pour la famille paternelle Joop.

Par Mamadou Thior (Mamadu Coor, Tik)
et Malamine Diene (Malaamin Jeng, Bagadu)

F.L. : Bassar a été habitée en premier par Youngar Diouf, qui était venu de Diossong et avait auparavant fondé le village de Bassoul.

Bassoul

Bassoul a été fondé par Njoogu Saar, de *tim* Peŭoor. C'est Youngar Juuf, venu après le fondateur réel, qui a pu allumer le feu de brousse. Youngar était originaire du Gaabu et accompagnait les Gelwaar qui ont encore des descendants dans le village. Youngar a eu la possibilité de faire son feu, car à son arrivée, il trouva Njoogu endormi. Ce dernier avait défriché des terres et s'était ainsi assuré un droit de hache qui devait rester par la suite à son *tim*, à savoir Peŭoor. En raison de la négligence de Njoogu, Youngar a pu, grâce au feu qu'il alluma, s'emparer des droits sur les terres de Bassoul.

Les principaux droits de hache, acquis par défrichage, appartiennent aux familles maternelles, qui les ont obtenus de la famille maternelle Bagadu, détentrice du droit de feu par leur ancêtre Youngar Juuf. Youngar a confirmé, en particulier et lui-même, le droit de hache du *tim* Peŭoor.

Les principaux *pangol* de Bassoul sont :

- Maram Siraane (fromager), pour le *tim* Pata-Fata ;
- N doy Cuura, pour la famille paternelle Ndong ;

— Mbudaayo (*ngan*), également pour le *tim* Pata-Fata .

Le *tim* Pata-Fata, qui dessert deux *pangol*, est anciennement implanté à Bassoul. Il est originaire de Palmarin.

Par Mamadou Ndong (Mamadu Ndong, Puma)
et la plupart des chefs de concession de Bassoul.

F.L. Bassoul fut fondé par Youngar Diouf, qui venait de Diossong et partit ensuite s'installer à Bassar.

Ngadior

Ngadior a été fondé par Yungar Juuf, de la famille maternelle Ñaani appelée aussi Bagadu, Yungar venait du Gaabu, d'où il se dirigea vers le Saalum : là il a fondé le village de Tandabar (Lagem). Puis il est venu vers les îles.

Yungar était un simple paysan dont, pourtant, les Gelwaar n'osaient pas toucher la fortune, car il était fort et puissant. Quand il est venu ici, il n'a /p. 754/ trouvé personne qui soit installé. Il était accompagné par un neveu, nommé Njuk Njaabu. Ils ont été d'abord, tous deux, à une place située au nord du village où ils allaient faire leurs libations : cette place s'appelle Angongom et le fondateur s'y trouve enterré.

Pour traverser la mer, le fondateur s'était trouvé assez embarrassé. Il vit alors un *ndun* (*soto* en wolof, *Ficus capensis*) qu'il réussit à tailler en forme de pirogue. C'est en souvenir de cet événement que le village est également appelé Ndun ou Ngadior.

Le fondateur alluma un feu de brousse, qui se répandit jusqu'aux villages de Moundé, de Falia et de Siwo. À Niodior, il y avait eu un autre feu de brousse et Yungar en fut averti. Il partit là-bas, pour savoir qui était l'auteur de ce feu. Arrivé à la limite de ses propres possessions, délimitées par son feu, il s'exclama "*ngaajam*" ou "*ngaajor*", c'est-à-dire "je ne pars plus", "je ne peux pas aller plus avant".

Le premier habitant du *tim* Taaɓor qui s'installa à Ngadior s'appelait Ndapoy et venait du village de Sagne, dans le Siin (arrondissement de Niakhar) qu'il avait quitté pour venir se réfugier ici. En effet, il était tisserand. Or, un jour, un coq était tombé dans l'indigo qui devait servir à teindre les pagnes : ce fait a été considéré comme un pressage de malheur et le tisserand partit donc de son village.

L'ancêtre de la famille paternelle Baro, assez nombreuse à Ngadior, se nommait Madi Baro. Il était originaire de Diafé-Diafé (à quelques kilomètres à l'est de Sokone) et on le considérait comme un grand magicien. Il fut convoqué par les habitants de Ngadior pour confectionner des amulettes destinées à assurer la protection du village. On lui conseilla de demeurer ici, mais il ne voulait pas, car il était encore célibataire à cette époque. Le neveu du fondateur lui proposa alors sa fille en mariage, afin qu'il reste avec eux : outre sa propre fille, il lui donnera ensuite sa nièce comme épouse. Madi était musulman et était parti apprendre le Coran. Il convertit certains villageois. De par son origine lointaine, Madi était un Tukulër du Fuuta Tooro, du village de Diakel Barobé.

Ngadior dépendait du Saalum et payait des redevances à la cour de Kahone et à celle de Djilor. Le village ne fut pas concerné par les guerres religieuses, car ses habitants étaient déjà des musulmans à cette époque.

Les amas de coquillages, qu'on trouve à Ngadior et dans les environs du village ont été édifiés par les ancêtres.

Les *pangol* de Ngadior se nomment :

- Angongom, pour le *tim* Bagadu (voir ci-dessus) ;
- Sanjara, pour la même famille maternelle ;
- Mbande, également pour le *tim* Bagadu ;
- Mbal Mballo, appartenant au *tim* Taaɓor.

Par Al Hadji Lamine Ndong (Alhajji Laamin Ndong, Taaβor).

F.L. : Ngadior a été créé par deux personnes : Ngor Diamdiam, qui venait de Diogane, et Mamadou Baro, qui était originaire du Gaabu.

/p. 755/

Moundé

Le fondateur du village s'appelle Jen Koon Fay. Il était originaire de Dihine (dans le Siin) et faisait partie de la famille maternelle Kale. Il était accompagné par son jeune frère Jen Fa Ndeβ. Son itinéraire le conduisit d'abord à Fatik, puis vers Fayako, ensuite à Mbam (dans le Log) où il demeura assez longtemps. Parvenu ici, il trouva un bel arbre nommé *taba* (appelé aussi *mbam* en sereer, *Cola cordifolia*), près duquel il s'installa. Il était le premier à être arrivé ici et a donc fait son feu de brousse.

Par la suite, d'autres personnes sont arrivées, les unes passant quelque temps seulement, les autres restant à titre définitif. Les Gelwaar ne sont venus qu'après l'installation de Jen Koon Fay : l'un d'entre eux, compagnon de Mansa Wali Jon, a quitté Mbissel pour venir rejoindre le fondateur. Les Gelwaar étaient accompagnés par beaucoup de gens, lors de leur arrivée dans le pays.

Un des paysans qui vivait à Maoundé, nommé Manjaasa Saar, eut un jour un différend avec les Gelwaar. Il quitta alors le village, pour aller fonder celui de Djirnda. En effet, les enfants des paysans et ceux des Gelwaar s'amusaient ensemble et un jour, le fils de Manjaasa blessa l'enfant d'un Gelwaar qui mourut longtemps après des suites de cette blessure. Manjaasa envoya une délégation auprès du roi, pour s'excuser de cet accident malencontreux. Le souverain gelwaar l'excusa et l'assura de son pardon pour cet accident. Cependant, Manjaasa prit peur et ne pouvait plus supporter la cohabitation avec les Gelwaar, dont il craignait toujours le châtement. C'est pourquoi, il préféra partir s'installer à Djirnda, alors que les autres paysans restèrent à Moundé.

L'origine lointaine des Saar de Maoundé se trouve dans le pays du Waalo, d'où ils provenaient lorsqu'ils se sont installés dans les pays sereer, à Djilor en particulier. Les Gelwaar auraient quitté le village par la suite, et leur lignée se trouve par conséquent éteinte à Maoundé même où l'on ne trouve plus leurs descendants.

Les amas de coquillages qui sont situés sur les terres du village ont été édifiés par les ancêtres des habitants actuels.

Les membres de la famille maternelle Kale, qui se sont succédé à la tête du village, sont :

- Jen Koon Fay
- Jen Fa Ndeβ
- Ngor Yaman
- Ngen Ndew
- Faasaru Ndew
- Ŋoowi Bayan
- Njombo Munde
- Laatir Samb Joop
- Sitor San Nduur
- Laamin Faj Saar
- Ama Siga Coor

Maba a envoyé ses guerriers contre le village de Moundé. La bataille livrée fut meurtrière de part et d'autre. Les habitants de Palmarin, de Mar et de Fadiouth sont venus aider les habitants de Moundé. Les troupes musulmanes furent refoulées, après qu'elles eurent causé de nombreux dégâts au village. Les habitants de Moundé n'ont commencé à se convertir à l'Islam qu'après les guerres de Maba.

/p. 756/ Il y a de nombreux *pangol* dans le village. Les principaux portent les noms suivants :

- Masa Jaata, pour le *tim* Pe'úoor ;
- ŋaaka Maak (baobab), pour la famille maternelle Sañanem ;

- ſaak Mambe (baobab), également pour le *tim* Sañanem ;
- Ndumbru, pour le *tim* Kale.

Par Al Hadji Sitafa Sarr (Alhajji Sitafa Saar, Pata-Fata),
entouré des notables de Moundé.

F.L. Moundé a été fondé par un Sereer originaire de Diahine (Sin), qui se nommait Diène Cone. Les farba nommés par les rois résidaient à Moundé, tels Niovi, Latir Diop, Moussa Diop, Diokhar Thior.

Diogane

La brousse du village a été brûlée par une personne nommée Yungar, de la famille maternelle Taaßor, qui venait de Kahone. Cependant, ce n'est pas Yungar qui a fondé le village : il a allumé seulement son feu de brousse. Les environs étaient habités et Yungar n'avait qu'une installation à Pana, entre le village actuel et Falia. Yungar était un chasseur renommé. Comme il y avait un puits, des lamantins venaient y boire ; Yungar était installé près de ces puits pour y tuer les lamantins qui venaient s'abreuver là en eau douce. C'est à partir de ce moment qu'on a pris l'habitude de toujours donner le côté droit des lamantins aux membres de la famille Taaßor.

Yungar était venu du Gaabu. Il quitta Kahone, où il habitait sur l'île de Koyon. De là, il se rendit à Diongolor dans le Siin, puis à Diahonor. Puis il était allé voir tous les endroits, pour connaître jusqu'où pouvait se diriger son feu. Il y avait à ce moment une femme, nommée Kumba, qui venait de s'installer : elle était de *tim* Simala. Yungar la rencontra et lui demanda si c'était elle qui avait fait le feu de brousse, ou si c'était son feu à lui. La femme lui répondit qu'elle s'était arrêtée là, sans allumer de feu. À partir de ce jour, le pays (*saax le* en sereer) a été attribué à Yungar, mais la femme continua à commander les terres malgré cela, Yungar et Kumba se marièrent après cela. Kumba était gelwaar et venait aussi de Gaabu. Elle avait d'abord été installée vers Niodior et avait accompagné Bande Mane (N.B. = Bande Ñambo) et les autres Gelwaar qui étaient allés à Niodior. Kumba avait fait un feu de brousse à Niodior même, mais Bande Ñambo, qui était la Gelwaar, prit possession des terres pour elle et pour sa famille.

Ama Kumba Fade était le fils de Fade, qui était elle-même la fille de Bande. Ama Kumba avait l'habitude de rendre enceintes toutes les filles de la région. Il payait la dette de ses forfaits, au fur et à mesure, en distribuant des terres aux parents des filles qu'il avait engrossées. C'est ainsi qu'il finit par disperser toutes les terres du feu de brousse de Kumba. On conseilla alors à Kumba de partir, pour venir se réfugier vers Diogane et y prendre possession de ses terres. Yungar et Kumba se marièrent, mais la femme demanda la propriété d'une partie des terres. Elle obtint les deux îlots de Bayassa et de Saoua, qui appartenaient depuis lors à la famille maternelle Simala.

/p. 757/ Le village de Diogane a été fondé à la même époque que celui de Djilor, dans le Jooñik.

Avant l'arrivée de Yungar et de Kumba, le pays se trouvait déjà habité. En effet, de nombreux baobabs et des amas de coquillages ont été laissés par les habitants antérieurs. On dit qu'il y a très longtemps, au temps de Yusufa, il n'y eut pas de pluie durant sept années. Les gens sont alors venus au bord de la mer y chercher de la nourriture. Toutes les races seraient venues au cours de cette époque de famine, bien avant la venue de Yungar et de Kumba.

Le village faisait partie du Saalum et dépendait du roi de Djilor. Un *Farba* venait y annoncer que le roi exigeait le paiement de l'impôt. Le chef de village convoquait alors tous les habitants et envoyait les redevances par trois représentants, qui amenaient à la cour les fruits du baobab et des coquillages.

Au temps des guerres de Maba et de Fodé Karamo Maroon, personne n'était encore musulmane. Ainsi lorsque Maba guerroyait dans le Jooñik, certains villageois sont partis pour se battre contre lui. Fodé Karamo est venu à Diogane, pour tenter de convertir les habitants. À la première bataille Fodé Karamo fut victorieux, mais la conversion ne s'ensuivit pas. Après la seconde bataille, le village accepta de se convertir et accompagna dès lors les musulmans, en particulier lors de l'expédition contre le village voisin de Moundé.

Le *tim* Pata-Fata est originaire de Niodior, où l'aïeule habitait avant de venir se marier à Tialane. Celle-ci eut de nombreuses filles, dont l'une, nommée Maram Saar, vint se marier à Diogane où vivent ses descendants.

Les Saaxo du village sont d'origine sose, alors que la famille paternelle Ndong est apparentée à celle de Djilor-Pethie. Les Saar sont les parents de ceux de Djilor.

Les principaux *pangol* de Diogane sont :

- Mbil (baobab et une pierre), pour le *tim* Taaßor ;
- Ngolon (baobab et une pierre), pour le *tim* Simala ;
- Mbeel fa Ñiik (baobab sur un îlot) où l'on ne faisait pas de libations. Le nom signifie “tuer l'éléphant” ;
- Jakwan (marigot), dont le nom signifie “regarder loin” et où l'on ne faisait pas non plus de libations.

Par Lamine Ndong (Laamin Ndong, Pata-Fata).

F.L. : le village de Diogane a été habité en premier par Youngar Diouf, qui venait de Falia.

Tialane

Le village de Tialane a été fondé par Sambu Ndane Bop, de la famille maternelle Tik. Le fondateur venait de Njuka Caaro (dans le Jegem, près de Ngolar), qu'il quitta pour partir à Djilas (dans le Siin), où il passa un hivernage. Puis il se dirigea vers Fayil, pour y demeurer pendant deux hivernages. De là, il partit pour Mbam, dans le Log, puis pour Moundé où il resta un hivernage. À Moundé, il rencontra un nommé Jen, de famille maternelle Kale. Il se dirigea ensuite vers Tialane, mais s'installa d'abord sur un îlot appelé Bandiawo.

/p. 758/ Sambu était accompagné par sa femme, Cooro Maan, qui était de *tim* Pata-Fata. À Bandiawo, le fondateur voulut coucher avec sa femme : celle-ci lui dit alors qu'elle exigeait l'îlot pour lui accorder cette faveur. À partir de ce moment, l'îlot est devenu la propriété du *tim* Pata-Fata.

Sambu arriva à un endroit arboré, au nord du village actuel, appelé Tiantok. Il avait son arc et des flèches. La flèche qu'il tira tomba entre le centre du village et Lofmanga, situé au sud de celui-ci. Il alluma alors un feu de brousse et tenta d'aller récupérer sa flèche. Il rencontra, au cours de sa marche, un homme nommé Yak, de *tim* Bagadu, qui était venu du Siin et avait passé à Ngadior, puis à Bassar, avant d'arriver à cette place. Le membre de la famille Bagadu reprocha avec véhémence à Sambu, de *tim* Tik, d'avoir allumé son feu. Ce dernier répliqua alors, et la discussion s'envenima. C'est Ñoowar Ndew, de *tim* Puma, qui parvint à les séparer et dit au Bagadu : “Tu étais le premier, mais les terres ne t'appartiennent plus, car elles sont pour celui qui a fait le feu”. Ñoowar Ndew fut chassé par le Bagadu, qui lui reprocha d'avoir mal jugé le différend ; il partit alors dans un îlot appelé Ngahandé.

Par la suite, les membres de la famille Bagadu et Tik parvinrent à se mettre d'accord, et les premiers reconnurent aux seconds la possession des terres. La famille Tik installa sa maison à côté d'un tamarinier.

Après Sambu, puis Masa Caare, se sont succédés à la tête du village les chefs suivants :

- Juma Madaan
- Jileen
- Wambegu
- Maalik Faal
- Maalik Pul
- Manga Fa Maak
- Manga Fa Ndeß
- Bukar Kumba
- Jata Ñambux
- Laatir Nambux

- Lat Ciloor Penda
- Bura Saar
- Jame Nambo
- Bakari Jame
- Ngor Fay
- Jega Bal
- Saalum Jon
- Maasigi Saar
- Arfang Saalum
- Aliu Jon

Quand Sambu s'est installé ici, le village n'a pas reçu de nom pendant une longue période. Longtemps le village resta ainsi. Or, les Sose qui habitaient plus au sud venaient souvent dans le village, pour y traiter des affaires, et savaient qu'il y avait ici de nombreux *pangol*, que les Sose ont l'habitude de nommer *Jalang*. C'est pourquoi, ils disaient toujours "nous allons chez les *jalang*", ce qui finit par conférer au village son nom de Tialane.

Les Gelwaar n'ont pas passé dans le village. Les Sereer qui s'y trouvent sont tous originaires du Siin, et non du Gaabu. Leurs ancêtres provenaient en effet du Fuuta Tooro, comme la plupart des Sereer qui habitent le pays du Siin.

Fode Karamo est arrivé à Tialane pour convertir ses habitants. Ses troupes étaient conduites par un espion, originaire du village, qui les conduisit d'abord à Moundé, tout en faisant prévenir les gens de Tialane. Ceux-ci allèrent immédiatement prêter renfort aux habitants de Moundé. Les femmes et les enfants de Moundé furent évacués de suite et vinrent se réfugier à Tialane durant le combat qui eut lieu à Mounde. Les troupes musulmanes furent repoussées après une bataille meurtrière.

/p. 759/ Les premières conversions à l'Islam eurent lieu bien plus tard, et le premier musulman du village fut Arfang Kolwan, qui partit étudier le Coran à Djinak.

Les principaux *pangol* de Tialane sont :

- Cuura (*ditax*, ou *ndooy* en sereer), pour la famille Coor ;
- Njanda (baobab), pour le *tim* Tik ;
- Kangel (*nder*, ou *rol* en sereer, *Cyperus esculentus*), également pour le *tim* Tik.

Par Bakari Saar (Bakari Saar, Puma).

F.L. : Tialane fut fondé par Sambou Ndane, dont les successeurs furent : Wane Begou, Diouma Madane, Djilène Diouk, Malik Fall, Malik Poul, Manga, Manga "Le Jeune" (= Fa Ndeeb), Massar Thiare, Boukar Coumba, Diata Niambo, Moundor Sarr, Bouré Sarr, Bakary Diamé Sarr, Gora Faye.

N.B. La comparaison avec la liste donnée ci-dessus laisse apparaître plusieurs inversions et, probablement, une ou plusieurs omissions dans chacune des énumérations.

Falia

Falia a été fondé par Sandi Senfior, accompagné de ses deux sœurs, Kumba Fa Maak et Kumba Fa Ndeß. Ils étaient de *tim* Simala. Ils provenaient du pays de Gaabu, mais ont passé d'abord à Balgan (au nord du fleuve Saalum), puis à Djisanor (au nord de Falia) et à Bourédiène (1 km au nord du village).

Derrière Falia, il y avait un îlot nommé Dianda i Fuma, situé vers l'est : Sandi y trouva un homme de la famille maternelle Puma (pluriel = Fuma) en train de manger et lui demanda du feu. Avec le feu que lui avait donné cet homme, Sandi put allumer son feu de brousse : ce feu est allé jusqu'à Diganteh où il a rencontré le feu allumé par la famille Taaßor de Diogane. Ensuite Sandi vint fonder Falia, en s'installant juste au nord de l'actuel village, à l'endroit où se trouve un baobab remarquable.

Les Fuma avaient été trop paresseux pour allumer eux-mêmes un feu de brousse : c'est pourquoi,

les Simala et les Taaβor ont pu acquérir toutes les terres disponibles. Les Fuma ne pensaient qu'à manger et ont ainsi laissé passer l'occasion.

Par la suite, les Simala se sont alliés au Taaβor, ce qui a entraîné l'implantation de la famille Taaβor à Falia même. Cependant, il y eut un jour une femme Simala très belle, aux grosses fesses, qui fut aimée par un Taaβor. Alors qu'ils étaient couchés pendant la nuit, la femme dit à l'homme : "Avant de faire ce que tu désires, il faudra me donner des terres", ce qu'accorda volontiers l'amoureux. Les jours suivants, la femme redemanda de nouvelles terres, jusqu'à ce que les Taaβor aient récupéré toutes les terres. C'est pourquoi, la famille Taaβor possède presque tous les champs du village à l'heure actuelle.

À l'époque des guerres de religion, les guerriers de Fode Karamo sont venus ici pour exiger la conversion du village. Les habitants ont répondu qu'on ne saurait se convertir sans conviction, ni par obligation. Au cours de la bataille qui suivit, Fodé Karamo fut refoulé jusqu'à Diogane. Les habitants de Falia se sont convertis peu à peu, par la suite.

/p. 760/ Les principaux *pangol* de Falia étaient les suivants :

- Nda Fafe (baobab), pour la famille paternelle Ndong ;
- Ndañ (groupe de baobabs), pour les Simala ;
- Cupan (groupe de baobabs), pour les Fuma ;
- Mband a Fela, également pour les Ndong.

Par Moussa Ndong (Muusa Ndong, Taaβor).

F.L. : Falia a été fondé par Sandi Senghor, accompagné de Ndola Koundiang, qui partit ensuite pour fonder Dionewar.

Les îles sose

Bétenti

Bétenti a été fondé par Sandi, de la famille maternelle Wadu. C'était un Sereer qui venait du pays nommé Wadu. Lorsque les ancêtres sont venus de l'est, ils étaient déjà Sose et parlaient la langue sose. Ils ont cependant transité par les pays sereer et se sont arrêtés successivement à Loul Sessène dans le Siin, puis à Mbourdiouam (quartier de Joal), puis à Sangomar, à Fandiong, enfin sur une île du bolon de Bakous où se trouvent encore de nombreux baobabs : cette place s'appelle "*Becale*" c'est-à-dire "se sera bon". Par la suite, le fondateur remarqua l'endroit où se trouve aujourd'hui le village et vint y habiter. À cette époque, les villages de Dionewar et de Niodior venaient tout juste d'être créés : ils auraient une année de plus que Bétenti.

Sandi était accompagné par son fils Wali. Ils n'avaient pas été chassés de l'est, mais avaient voulu voyager pour trouver une place agréable où ils pourraient vivre. Ils étaient des païens à cette époque.

Wali, le fils de Sandi, eut lui-même un descendant nommé Mamadu Laamin Maroon. Celui-ci se rebella contre les rois du Ñoomi, qui venaient effectuer des pillages et emportaient toutes les belles jeunes filles de Bétenti. C'est pourquoi, Mamadu Laamin se fâcha et entreprit de refouler les guerriers du Ñoomi et d'empêcher ceux-ci de piller le village. La guerre dura cinq années, au cours desquelles les habitants de Bétenti réussirent à acheter la poudre nécessaire pour leur défense. Mais après cinq ans, ils acceptèrent de se soumettre et de payer les redevances dues au roi. Seuls les membres de la famille de Mamadu Laamin décidèrent de poursuivre la lutte et affirmèrent au roi qu'il ne prendrait rien chez eux. Ce furent finalement les parents de Mamadu Laamin qui arrivèrent à refouler les soldats du Ñoomi et à les empêcher d'enlever les filles de Bétenti. La famille de Mamadu Laamin Maroon était musulmane et Mamadu fut, lui-même, le grand-père du célèbre Fodé Karamo Maroon.

Le premier musulman de Bétenti fut Fode Bakari Sonko, qui venait de la capitale du Ñoomi, Yesew. Il vint rejoindre sa mère originaire de Bétenti. Alors qu'il résidait au village royal, il pria déjà : c'est pour cela qu'on lui demanda de partir. Il alla ainsi se réfugier à Bétenti, le village de sa

mère, dont le chef se nommait alors Kandi Mara. Ce dernier lui dit, peu après son arrivée, que deux personnes ne pouvaient commander le même village et /p. 761/ qu'il ne pouvait rester ainsi, comme musulman, à Bétenti. Fodé Bakari lui répondit qu'il ne prétendait pas commander, mais qu'il voulait seulement que l'Islam existe à Bétenti. Kandi Mara menaça Fodé Bakari et le somma de s'éloigner, sous peine d'être molesté : en effet, à cette époque, on ne voulait pas entendre parler de la religion musulmane et l'on pouvait même tuer les musulmans. Néanmoins Fodé Bakari put rester, en acceptant de ne prier qu'en cachette. Au moment du jeûne, on lui fit savoir qu'il ne serait pas toléré qu'il jeûne à l'intérieur du village et on le pria donc d'aller sur l'île qui se trouve en face de Bétenti pour y jeûner.

Il s'installa donc sur cette île. C'est là que d'autres habitants de Bétenti allaient, de manière secrète, pour se convertir à leur tour. Ainsi les musulmans devinrent vite nombreux. Peu après, les notables qui avaient d'abord été hostiles à l'Islam se sont ralliés à leur tour. Les premiers qui partirent pour voir Fode Bakari s'appelaient Njaay Ba et Nduuru Ba.

Fode Karamo était l'ami de Maba. Il s'était instruit dans le pays du Ñaani, où lui avait été conféré son titre de *Karamo* (chef religieux). À son retour, il parvint à convertir un grand nombre de personnes à Bétenti. En effet, il y avait alors deux chefs distincts dans le village : l'un était païen et l'autre musulman. Pour convertir les païens, Fode Karamo envoya un de ses disciples, qui menaça les réfractaires et les prévint qu'ils seraient attaqués s'ils ne se convertissaient pas de suite. Fode Karamo commença ses guerres par Niodior ; ensuite il attaqua Falia, Moundé et Tialane. À Moundé, son frère Burama Maroon fut tué lors de l'attaque.

Fode Karamo a accompagné Maba dans de nombreuses expéditions. Il parvint même jusqu'à Kahone, la capitale du Saalum, où il put convertir certains païens. Fodé Karamo participa également aux campagnes contre Diafé-Diafé, le Jooñik et le Log ; il cessa la guerre au village Lérane Sambou, où il ne parvint pas à pénétrer.

A l'époque des guerres religieuses, les Français ont envoyé des obus sur le village de Bétenti, à cause de ses sympathies musulmanes. Trois obus atteignirent Bétenti, mais ne firent que peu de dégâts.

Les principaux *jalang* de Bétenti se nommaient :

- Mbadat (fromager) pour la famille maternelle Wadu ;
- Wuuli Ñama (emplacement de l'ancien village), également pour la famille Wadu.

Par Souleymane Mané (Suleyman Mane, Wadu),
entouré des notables du village.

Bosingkang

Le village a été fondé par Kasama Tening Sañang, de la famille maternelle Puma, qui était Gelwaar. Le fondateur est venu du *Tilbo*, c'est-à-dire de l'est, dans le pays des Manding. Il passa à Dakana, puis vint à Mbour sur la Petite-Côte. Il arriva ensuite à Diafé-Diafé, puis à Palmarin, d'où il partit pour aller à Tialane, puis à Diogane. Enfin, il s'installa à Bosingkang où il réalisa un campement.

Kasama a quitté le Manding au temps de Sunjata. Quand il arriva dans les îles, il y avait déjà des personnes qui habitaient la région. Le fondateur était accompagné par sa femme. Quand ils eurent accosté l'île et eurent /p. 762/ implanté leur campement, l'homme et la femme couchèrent ensemble. Ce fait donna son nom au nouveau village : en effet, la femme dit alors à l'homme qui avait posé les jambes sur elle "enlève tes jambes", c'est-à-dire "*bo si nka*" en langue sose.

L'Islam est anciennement implanté dans le village de Bosingkang et les conversions remontent à une période fort reculée. Tout le village était déjà musulman à l'époque des guerres religieuses.

Les principaux *jalang* de Bosingkang s'appellent :

- Sita, pour la famille maternelle Puma ;
- Sisin, également pour la famille Puma ;
- Wankasin, aussi pour la famille Puma.

Par Lamine Saniang (Laamin Sañang, Pata-Fata).

Sipo

Le village de Sipo a été fondé par Lankadi Coor, un Sose émigré de Missira, peu avant 1900. Certains habitants du village sont également originaires de Missira, alors que les autres habitaient auparavant à Bani.

Le nom du village signifie, en langue seerer, que c'est ici que "j'ai planté" ma maison (*sip*).

Les habitants étaient tous musulmans lors de leur implantation à Sipo. C'est la raison pour laquelle on ne trouve pas de *jalang* dans le village.

Par Yankoba Kamara (Bagadu).

Djinak Diatako

Djinak Diatako a été créé par Bonkakoy Sonko, l'arrière-grand-père du chef de village. Bonkakoy Sonko était originaire de Bankiri (vers l'Est).

Le nom de Diatako a été donné, parce que le fondateur trouva beaucoup de lions (*jata* en langue sose), alors qu'il commençait à défricher ses terres.

Le village est musulman depuis son origine et ne possède donc aucun *jalang*.

Par Yaya Sonko (Wadu).

Djinak Bara

Le village a été fondé par Alkali Bukar Mane (Wadu), qui venait des pays sereer. Son père s'appelait Waldeketer et il provenait des îles situées plus au nord.

Depuis la fondation, les chefs suivants se sont succédé :

- Alkali Bukar
- Lang Mane
- Fode Jame
- Lankudang Jame
- Bakar Bojang
- Bakari Sonko
- Yusuf Saar
- Buraima Sonko
- Karamo Saar, actuel chef de village.

/p. 763/ À l'arrivée du fondateur, il y avait ici une brousse inoccupée et l'on y trouvait beaucoup de paille appelée "*bara*". Le nom de Djinak a été donné parce que le village était situé sur les rives du fleuve, sur un "bras de mer".

Djinak faisait partie du royaume du Ñoomi, le village était déjà musulman, mais les souverains du pays, restés païens, venaient souvent prendre des épouses ou récupérer diverses redevances dans le village.

Lors de leur arrivée, les ancêtres n'ont pas trouvé d'occupants et se sont ainsi assurés la possession des terres.

Il n'y a jamais eu de *jalang* dans le village qui est musulman depuis la fondation.

Par Karamo Sarr (Karamo Saar, Pata-Fata).

La fondation des villages du Ñoombato

Nous ne retenons ici que les villages dont les fondateurs, ou leurs ancêtres, sont originaires du Gandun ou des îles sose du Ñoomi. Il apparaît que de nombreuses fondations remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Elles furent une conséquence de la conquête du pays par les Français et de l'islamisation qui entraîna la conversion assez rapide des populations sereer et sose. L'installation sur la terre ferme entraîna d'importants brassages entre les Sereer et les Sose. Ainsi, la plupart des villages ont accueilli des migrants appartenant aux deux groupes ethniques, dont les inter-mariages ont été facilités par une commune adhésion à la religion musulmane.

Missira

Le village a été fondé par Fodé Senfior Ba, qui a livré plusieurs batailles, en particulier contre le roi du Ñoomi, Mansa Demba.

Fode et son frère cadet sont venus de l'île de Djifoura et ont passé par Djinak Bara. Ils voulaient trouver un endroit intéressant, pour pourvoir aux besoins de leur importante famille. Ils allèrent ensuite à Mansarinko, mais ont constaté rapidement que l'emplacement était trop étroit pour eux deux. Fode repartit donc et installa d'abord sa maison à Soukouta, où il demeura trois ans avant de venir fonder Missira. Il donna à son village le nom de Missira, qui est celui d'un lieu saint de l'Islam. Sa renommée grandit rapidement et les gens venaient le voir de tout le Nombato, et même de Koular.

Il livra ensuite la guerre contre le roi du Ñoomi appelé Demba, qui résidait à Berinding. Toutes les îles se liguèrent contre ce souverain, qui était un homme mauvais et venait enlever toutes les belles filles dans les villages du pays. Les insulaires coalisés préparèrent alors des amulettes et plantèrent une corne à Djinak Bara : les Jams de cette localité furent chargés de la surveillance de cette corne. Un jour, la corne disparut, ce qui constitua le signal de l'attaque. Le père de Fode Karamo Maroon était le chef des coalisés, qui se regroupèrent à Juampang (près de Djinak). Ils y firent résonner le *tabala* avant de se diriger vers Kalakono où se déroula la bataille. Celle-ci fut à l'avantage des musulmans qui poursuivirent les troupes du roi, /p. 764/ brûlèrent le village de Kanuma et incendièrent ensuite Yesew même. Un Anglais, résidant en Gambie, vint alors à leur rencontre et leur demanda d'arrêter leur poursuite. Ils rentrèrent chez eux et parvinrent ainsi à acquérir leur autonomie vis-à-vis des rois du Ñoomi. Fode Karamo Maroon fut ensuite nommé comme chef des musulmans.

A l'occasion des bombardements du *Crocodile*, de nombreux habitants des îles sont venus s'installer à Missira : ils venaient surtout des îles de N dofane, Dioren et Diofandor.

Par Sadio Senghor (Saajo Senfior).

Soukouta

Seni Jame vint en premier s'installer à Soukouta, à la suite des bombardements du *Crocodile*. Il habitait auparavant sur l'île de Ndioundiou, où se trouvait un village assez important. Le *fangol* qui reste encore à cet endroit, porte le nom du roi gelwaar Wakumbof Ndong. Ce souverain du Jooñik passa en effet dans cet ancien village et s'y reposa ; sa sœur devait y accoucher d'un enfant. On appela

la localité du nom de Ndioundiou, à cause des tambours propres aux Gelwaar, nommés *jufijufi*, qui résonnèrent pour annoncer cette naissance. Un pieu fut planté à l'endroit où la femme avait accouché, et c'est là qu'on commença à faire des libations. La famille paternelle Ndong est demeurée propriétaire de ce *fangol* ; elle possède également dans la même île un autre *fangol*, dont le nom est Batanday. Lors du passage de Wakumbof et des Gelwaar, les Sereer se trouvaient déjà installés sur l'île de Ndioundiou.

Quand Seni Jame fut installé à Soukouta, il entreprit d'empêcher les bateaux français d'arriver jusqu'au nouveau village. C'est ainsi qu'il fit amener des pierres, avec lesquelles il fit boucher l'entrée du canal qui mène à Soukouta.

Un marabout, originaire de l'île de Gouk et nommé Saraba Saar, vint rendre visite au fondateur avec de nombreuses personnes. Il sollicita une place qui lui fut accordée. Il fut même nommé à la charge d'imam du village. La plupart des habitants de l'île de Gouk rejoignirent Saraba Saar, mais se dispersèrent par la suite, à cause du manque de terres. C'est ainsi que plusieurs villages ont été fondés par des personnes qui avaient transité par le village de Soukouta.

Le nom de Soukouta signifie "il fait nuit" en langue sose.

Par Sanoussi Diamé (Sanusi Jame).

Toubakouta

Les habitants de Toubakouta ont commencé à s'installer à l'époque des bombardements du *Crocodile*. Ils venaient des îles nommées Mbanboug, Gouk et Guira. Le premier occupant s'appelait Maanan Sonkeyna Jame (famille maternelle Kunu-Kunu) et était originaire de l'îlot de Mbanboug. Il était accompagné par Laamin Yande. Par la suite, d'autres familles sont arrivées en provenance d'autres îles.

Maanan Sonkeyna était musulman lorsqu'il fonda le village. Un bon nombre /p. 765/ de ressortissants de Toubakouta ont participé activement à la guerre contre les païens des îles.

Quand les habitants sont venus se réfugier sur la terre ferme, ils n'ont pas trouvé d'occupants. De la sorte, chacun a pu défricher ses terres et acquérir ainsi pour sa famille un droit de hache.

Par Ouassa Senghor (Wasa Senfior).

Autres villages fondés entre 1850 et 1970

La création de ces villages est directement mise en relation, par les récits traditionnels, avec la situation religieuse dans les îles du Saalum (oppositions entre les non-convertis et les musulmans) et avec les "expéditions punitives" des navires de guerre français — du *Crocodile* en particulier —, chargés d'exercer des représailles contre les villages musulmans accusés de troubler la bonne marche du commerce sur le Saalum.

Comme les trois villages cités ci-dessus (Missira, Soukouta, Toubakouta), les localités nouvelles ont accueilli des migrants sereer et sose. Leur évolution postérieure a confirmé le choix de la religion musulmane et assuré une prépondérance réelle à l'élément manding, qui a pu assimiler un certain nombre de Sereer. Tous ces villages se sont assez rapidement accrus, de telle sorte qu'ils ont presque tous fourni eux-mêmes, par la suite, un appoint non négligeable aux migrations qui ont fait progresser vers l'est le peuplement du Ñoombato.

À cette époque, les villages suivants ont été fondés :

Sangako : Par Fodé Mane (Coofan), qui venait de l'île de Diouss. Tous les habitants sont originaires, par leurs ancêtres, de cette île qui avait été fondée par un Sereer. Arfang Lang Mane, de Sangako, a réconcilié Fodé Karamo Maroon et Lang Mane, alors qu'ils étaient sur le point de

commencer à faire la guerre.

Médina Sangako : Par Jame Ba Senfior (Coofan), qui était natif de Djirnda. Celui-ci fut tué à Mbassis (dans le Log), où il se battait contre les Sereer païens, à côté des troupes musulmanes. Il avait auparavant combattu à Moundé et s'était rendu jusqu'à son village natal pour y soutenir les musulmans. Les habitants du village ont presque tous originaires de Djirnda par leurs ancêtres.

Bani : par Fodé Seen (Kunu Kunu) (= Puma), qui émigra de l'île de Bafindo et dont les ancêtres étaient venus du Gaabu. Parce qu'il était musulman, le fondateur a donné à son village une appellation islamique. Les habitants actuels sont les descendants de ceux qui ont quitté les îles (Bafindo, Diouassé et Mbas).

Dassilamé : par Dibali Jaasi, qui vint de l'île de Ngatin. Ngatin même avait été auparavant fondé par Manga Jaasi qui s'y réfugia pour échapper au roi du Siin et quitta son village de Fayil.

Dassilamé a été créé l'année de la mort de Maba (N.B. = 1867). Les habitants de Ngatin sont arrivés en premier, après les bombardements du *Crocodile*. Comme ils étaient musulmans, ils ont donné à la localité le nom d'un village de Gambie, où le fondateur était parti pour apprendre le Coran.

/p. 766/ Dassilamé a accueilli de nombreux réfugiés, qui transitèrent seulement et partaient rapidement créer leur propre village.

Le *fangol* de Ngatin portait le nom de Njaane et appartenait au *tim* Coofan. Dans le village se trouve aussi le puits appelé Gidoole : El Hadjj Omar Tal s'y est arrêté, y a fait ses ablutions, puis y a prié. On s'y rend pour demander les bienfaits du ciel.

Sourou : par de nombreux migrants qui arrivèrent ensemble et dont le plus âgé s'appelait Sire Sonko Sele. Ils venaient de l'île d'Isourou, qui est maintenant abandonnée.

Les premiers occupants de Sourou n'étaient pas convertis à l'Islam et les troupes de Maba envisagèrent de ce fait une attaque contre eux, mais auraient été dissuadées par le grand nombre de personnes qui résidaient dans le nouveau village.

La plupart des villageois descendent de ceux qui ont quitté l'îlot d'Isourou. Les autres ont leur origine à Mar et leurs parents étaient sereer à leur arrivée à Sourou.

Ngadior Missira : par Jogo Maye Boro (Bagadu), qui est venu de Ngadior. Le village fut créé neuf ans après Missira, à la suite des bombardements du *Crocodile*. Les premiers habitants sont allés se convertir à Missira. Les origines des habitants actuels sont à Ngadior, où les villageois se rendent souvent et gardent de nombreux liens.

Bagadadji : par plusieurs personnes venues de Bétenti, qui ont donné au village le nom musulman de Bakadadji. La fondation est postérieure, de quatre ans, à celle de Missira.

Villages fondés après les guerres

Précisons à nouveau que nous ne retenons ici que les villages qui ont un lien avec les îles (Gandun et îles sose). De nombreuses autres localités ont été créées, le plus souvent après 1920, dans le contexte du développement de la culture arachidière. Ainsi le Ñoombato a accueilli beaucoup de migrants wolof — assez fréquemment originaires du Saalum, mais provenant aussi du Kajoor —, ainsi que des Bambara, des Turka, des Tukulër, des Pël, et des Sereer du Siin ou du Saalum. Pour les Sereer et les Sose, il s'est agi le plus souvent d'un éclatement des villages fondés à l'époque des guerres religieuses, et parfois d'une émigration directe en provenance des villages insulaires dont le peuplement s'avérait trop abondant.

Néma Ba : fondé vers 1900 par Mama Koli Mbegan, venu de Dassilamé, dont les origines lointaines se trouve à Siwo. Origines des chefs de concession ⁽¹⁾ : Siwo, Bétenti, Boune, Niodior, Dionewar.

/p. 767/ **Ndofane** : par Jegan Meñgeñ et Madi Demba, venus en 1904 de Bani. Le nom fut donné en souvenir de l'ancien village de Ndofane, situé dans les îles Origines : Ndofane-îles.

Dassilamé Sose : par Usmaan Njaay, qui a quitté Missira en 1910, pour fonder son village auquel il donna un nom musulman. Origines : Ndofane-îles, Goufoura, Niodior.

Bangalère : par Laamin Juuf qui est venu en 1912 de Toubakouta. Origines : Soukouta, Dassilamé, Djirnda, Bassar, Médina Sangako.

Pindane : Par Arfang Nduur qui partit en 1914 de Sourou. Origines : ce village a été abandonné récemment.

Diemo : par Laamin Nduur, arrivé en 1914 de Sourou. Origines : île d'Issourou

Sirmang : par Yaya Maroon, venant de Bétenti en 1922. Origines : surtout Bétenti, mais aussi Goufoura et Diofandor.

Aidara : par Arfang Amadu Senfior, également venu de Missira, en 1926. Origines : Goufoura.

Keur Bakari Kamara : par Bakari Kamara qui vint de Sokone en 1927.

Keur Lahine Sose : par Burama Jame, venu de Bani en 1927. Origines : îles de Bafindo et Diouassé.

Karang Sose : par Arfang Laamin Saar, qui partit de Missira en 1927. Origines : îles de Ndofane, Diofandor et Goufoura.

Mahmouda : par Seku Nduur, venu en 1929 de Missira. Origines : Ndofane et Diofandor.

Saroudia : par Fode Senfior, qui quitta Missira en 1932. Origines : Goufoura.

Ngadior Dayam : par Laamin Baro, provenant de Ngadior Missira en 1932. Origines : Ngadior, Sangako.

Néma Nding : par Arfang Ira Jata, venu en 1935 de Néma Ba. Origine : Siwo, Gouk, Isourou, Niodior, Djirnda, Bétenti.

Ndoubouthie : par Arfang Seydi, originaire de Dassilamé, en 1936. Origines : îles de Ngatin, Gouk, Diou, Isourou.

Santamba : par Goorgi Seku Cam, de Dassilamé, également en 1936. Origines : Ngatin et Isourou.

Tabanding : par Arfang Usmaan Jame, de Bani, en 1937. Origine : Diou.

Firdawsi : par Arfang Bojang, également de Bani, en 1942. Origines : île de Bafindo.

Médina Santhie : par Seneke Juuf, venu de Missira en 1952.

Saboya : par Abdulay Jame, provenant de Dassilamé en 1954. Origines : îles de Ngatin et de Diouassé.

¹ Pour chaque village, on donne les noms des villages ou îles dont étaient originaires les parents ou les ancêtres des actuels chefs de concession, sous l'abréviation " Origines : ... ".

/p. 768/ **Taïba** : par Laamin Sose, originaire de Missira, en 1955. Origines : Diofandor et Niodior.

Daga Ansou : par Ansu Nduur, qui quitta Sourou en 1957. Origine : île d'Isourou.

Mboutilimit : par Laamin Juuf, de Missira, en 1962. Origine : surtout Niodior, N dofane.

Toubanding : par Mamadu Laamin Maroon, venu de Sourou en 1964. Origines : Isourou.

Dans certains de ces villages, on remarque également la présence d'une ou de plusieurs concessions habitées par des Sereer, qui proviennent du Siin ou du Saalum.

On rencontre aussi des Sereer et des Sose, originaires des îles du Saalum, dans d'autres villages du Nombato, du Jooñik, du Log, et du sud du Siin. Bien qu'ils n'aient pas été les fondateurs de ces villages, ils peuvent y constituer parfois des colonies importantes. Ainsi nous avons noté :

à *Sandikoli*, 10 maisons originaires de Djirnda, 2 de Bassar, 1 de Sangako ; à Badoudou, 3 de Dassilamé, 1 de Dionewar, 1 de Djirnda, 1 de Médina Sangako ;
à *Ndiambang*, 2 de Soukouta ;
à *Simon Amdala*, 1 de Ngadior Missira ;
à *Keur Samba Kala*, 1 de Médina Sangako ;
à *Bambougar Malik*, 2 de Ngadior et 1 de Niodior ;
à *Ndiengène*, 2 de Sangako ;
à *Pethie*, 1 de Ngadior ;
à *Karang Poste*, 5 de Missira originaires de N dofane et Diofandor, 1 de Niodior, 1 de Djirnda ;
à *Gagué Bokar*, 6 de Djirnda ;
à *Soume*, 1 de Djirnda ;
à *Keur Mama Lamine Sereer*, 1 de Sangako ;
à *Fimela*, 23 de Dassilamé, 1 de Djirnda, 1 de Néma ;
à *Keur Samba Dia*, 1 de Djirnda ;
à *Roh*, 2 de Djirnda ;
à *Diofior*, 1 de Bassoul ;
à *Ndangane*, 4 de Djirnda, 1 de Dionewar, 1 de Falia, 1 de Niodior.

Par ailleurs, on relève la présence d'une ou deux maisons sose dans une quinzaine de villages des arrondissements actuels de Djilor et de Toubakouta, sans que nous sachions l'origine exacte de leurs habitants.

Il faut enfin rappeler l'importante émigration qui a amené de nombreux Sereer Ñoominka, mais aussi quelques Sose, dans la plupart des villes et des escales situées à proximité de la mer ou sur un axe fluvial.

Des colonies notables se rencontrent en particulier à Sokone, à Foundiougne, à Kaolack, à Fatik, à Joal, à Mbour, à Banjul, à Ziguinchor, à Gandiaye et à Sibassor. Ailleurs, ce sont de petits groupes Ñoominka qui sont installés sur les rives de la plupart des cours d'eau (bras de mer en général), pour y pratiquer activement la pêche : ainsi sur le Saalum, la Gambie, la Casamance et ses ramifications. Partout les ressortissants des îles sont spécialisés dans les activités de pêche, mais également dans le transport fluvio-maritime.

/p. 769/

Annexe : Les amas coquilliers du Bas Saalum

Nous avons jugé utile d'ajouter, outre la carte des villages, îlots et lieux dits, une carte des amas coquilliers qui sont particulièrement nombreux dans cette zone. En effet, qu'ils aient été édifiés par les populations actuelles ou par des peuplements antérieurs, ils témoignent de l'ancienneté de l'occupation humaine et nous ont été signalés, en quasi-totalité, par les occupants actuels des îles ou des pays continentaux proches des bolons.

Les amas ont été visités, en grande partie, et contiennent un matériel archéologique plus ou moins fourni. Certains îlots n'ont pas pu être visités, en raison des difficultés d'accès, car ils ne sont abordables qu'aux heures de marée haute ou inaccessibles aujourd'hui du fait de la végétation. Ces amas ont été situés grâce aux indications des villageois : leur localisation est probablement imprécise en certains cas.

L'inventaire qui suit comporte un total de 139 sites (138 + n° 125 b), auquel on a ajouté les noms de quelques amas qui n'ont pas pu être situés avec précision, mais qui ont été cités dans les villages. Avec le numéro du site, on donne le nom du village où il se trouve, ou de l'île et du village qui y possède des champs de culture.

On signale sur la carte et dans l'inventaire les sites comportant (ou ayant comporté) des tumulus édifiés sur l'amas, ainsi que les sites qui ont été fouillés, datés ou étudiés.

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1. Joal | Ces 6 amas ont été décrits par R. Mauny, « Buttes artificielles de coquillages de Joal-Fadioute », <i>Notes Africaines</i> , n° 75, juillet 1957, p. 73-78. Une datation est fournie par C.A. Diop, dans « Datations... », <i>Bull. IFAN</i> , B, t. XXXIII, n° 3, 1971, p. 459 (1357 B.P.± 135). |
| 2. Joal | |
| 3. Joal | |
| 4. Joal | |
| 5. Fadiouth | |
| 6. Fadiouth | |
| 7. Faboura | |
| | Etudié et daté dans C. Descamps, G. Thilmans <i>et al.</i> , « Données sur l'âge et la vitesse d'édification de l'amas coquillier de Faboura », <i>Bull. ASEQUA</i> , n° 51, décembre 1977, p. 23-32. |
| 8. Karang | T.C. (terre de culture) de Djirnda |
| 9. Ndimisira (S du village) | |
| 10. Diamgnadio (N du village) | |
| 11. Bolona | T.C. de Diamgnadio |
| 12. Diamgnadio (E du village) | |
| 13. Mbinonga | T.C. de Felir |
| 14. Fandoung | T.C. de Fayako |
| 15. K. Yoro (N du village) | |
| 16. K. Paté (N du village) | |
| 17. K. Ngari (N du village) | |
| 18. K. Ngari (NW du village) | |
| 19. Gagué Cherif (N du village) | |
| 20. Gagué Cherif (NNW du village) | |
| 21. Gagué Cherif (NW du village) | |
| 22. Félane (E du village) | |
| 23. Rofangé | |
| 24. Velingara (N du village) | |

/p. 770/

25. Vélingara (SSE du village)
26. Velingara (E du village)
27. Baout (NW du village)
28. Baout (E du village)
29. Baout (SW du village)

30. Isangaye	T.C. de Djirnda
31. Poro-Poro	
32. Poro-Poro	
33. Bandior	T.C. de Djirnda
34. Baloun	T.C. de Moundé
35. Meya	T.C. de Djirnda-Fambine
36. Fambine (E du village)	
37. Fambine (W du village)	
38. Djirnda (NW du village)	
39. Djirnda (N du village)	
40. Djirnda (village-nord)	
41. Maya	T.C. de Djirnda
42. Kamakera	T.C. de Djirnda et Ngadior
43. Malo	T.C. de Ngadior
44. Ngadior (NE du village)	
45. Ngadior (S du village)	
46. Gagnil	T.C. de Djirnda
47. Baradia	T.C. de Djirnda
48. Baloun	T.C. de Djirnda
49. Djisanor	T.C. de Dionewar et Falia
50. Fakhaoul	T.C. de Dionewar
51. Falia (N du village)	
52. Falia (S du village)	
53. Idol	T.C. de Siwo
54. Digante	T.C. de Falia
55. Diandoufo	T.C. de Diogane. Trois autres amas seraient situés sur le même bolon que Diandoufo : leurs noms sont Ofind, Bako Mbomel et Mbokane
56. Kouthiour	T.C. de Diogane
57. Bassar (E. du village)	
58. Diandiou	T.C. de Diogane
59. Diouré	T.C. de Bassar et Tialane (tumulus disparus)
60. Niamaré	T.C. de Tialane
61. Bil	T.C. de Diogane
62. Sandalé Déralé	T.C. de Diogane
63. Tiafak	T.C. de Diogane
64. Ngodou	T.C. de Diogane
65. Mbarfagnik	T.C. de Diogane
66. Kouyoung	T.C. de Diogane
67. Itanass	T.C. de Dionewar
68. Toumbé	T.C. de Niodior
69. Pétiala	T.C. de Niodior
70. Fandaga	T.C. de Niodior
71. Fandiong	T.C. de Niodior
72. Niamé	T.C. de Tialane
/p. 771/	
73. Diorène	T.C. de Bassar (tumulus disparus)
74. Dioumala	T.C. de Bassar
75. Diofandor	T.C. de Bassoul et Missira
76. Bakhalou	T.C. de Bassoul
77. Ngatin	T.C. de Bassoul (tumulus disparus)
78. Gouk nord	T.C. de Bassoul
79. Gouk	T.C. de Bassoul (près du village de culture)
80. Ndioundioung	T.C. de Bassoul
81. Bangalère (NE du village)	Cet amas a fait l'objet de prélèvements et de quatre datations. Voir : P. Elouard, J. Evin, V. Martin, C. Becker,

« Kjökkenmöding de Bangalère », *Bull. ASEQUA*, n° 41, juin 1974, p. 85-87.

- | | |
|---|---|
| 82. Bambougar Malik | |
| 83. Badoudou (W du village) | |
| 84. Badoudou (WSW du village) | |
| 85. Badoudou (SW du village) | |
| 86. Sandikoli (NE du village) | |
| 87. Sandikoli (W du village) | |
| 88. Médina Sangako (NE du village) | |
| 89. Médina Sangako (N du village) | |
| 90. Sangako (W du village) | |
| 91. Soukouta (WNW du village) | Amas fouillé, étudié et daté par G. Thilmans, résultats non parus. |
| 92. Soukouta (NE du village) | |
| 93. Basin | T.C. de Bassoul |
| 94. Mbas | T.C. de Bassoul |
| 95. Dioudiouré | T.C. de Bassoul |
| 96. Dioron Boumak | T.C. de Toubakouta. Amas avec tumulus, étudié par C. Descamps, G. Thilmans, Y. Thommeret, « Données sur l'édification de l'amas coquillier de Dioron Boumak », <i>Bull. ASEQUA</i> , n° 41, juin 1974, p. 67-83. Les résultats des fouilles de tumulus ne sont pas encore publiés à notre connaissance, sinon en partie dans C. Descamps, <i>Le Sénégal de l'âge de la pierre à l'âge des métaux</i> , Paris, Documents pédagogiques audiovisuels AUDECAM, 1976, p. 29-33. Les études antérieures sont citées et évoquées dans l'article de C. Descamps, G. Thilmans, Y. Thommeret. |
| 97. Dioron Boudao | Amas avec tumulus, sur un îlot également dépendant de Toubakouta. Etudié et fouillé. R. Mauny, <i>Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age</i> , Dakar, Mémoires IFAN, n° 61, 1961, p. 160-162, résume les études faites sur cet amas ainsi que sur le précédent, et cite divers autres amas mentionnés par des auteurs antérieurs ou décrits par lui-même dans des publications précédentes (Joal-Fadiouth en particulier). |
| 98. Soukouta (NW du village) | Amas au sud-ouest du précédent. |
| 99. Guira | T.C. de Bassoul. Amas sud. |
| /p. 772/ | |
| 100. Guira | T.C. de Bassoul. Amas nord. |
| 101. Bamboung | T.C. de Bassoul |
| 102. Dious | T.C. de Sangako |
| 103. Balandor | T.C. de Sangako |
| 104. Soukouta (W du village) | |
| 105. Bandio (NW) | T.C. de Toubakouta |
| 106. Toubakouta (W du village) | |
| 107. Toubakouta (SW du village) | |
| 108. Bandio (nord) | T.C. de Toubakouta |
| 109. Sipo (N du village central) | |
| 110. Sipo (E du village central, à proximité d'un hameau de Sipo) | |
| 111. Diogaye | T.C. de Bassoul |
| 112. Laskanderi | T.C. de Bétenti et de Bosingkang |
| 113. Bafindo | T.C. de Bétenti |
| 114. Kossar | T.C. de Bétenti |
| 115. Bakakidiol | T.C. de Bosingkang (appelé aussi Dioaywula) |
| 116. Bandiokouta | T.C. de Bétenti |
| 117. Hamdalaye | T.C. de Bétenti et de Bosingkang |

118. Ndongane Touti	T.C. de Missira
119. Oudolé	T.C. de Missira
120. Badiaré	T.C. de Bosingkang
121. Bosingkang Badiandji	
	D'autres amas se trouveraient sur les îlots suivants qui dépendent de Bosingkang : Bandoul, Bamboura, Tiangéda, Bani Siraila, Soula Bali, Kamako.
122. Bétééré	T.C. de Bosingkang
123. Bakous	T.C. de Bétenti
124. Bossilo	T.C. de Bétenti
125. Sorale	T.C. de Bosingkang
125b. Bassandang	T.C. de Bosingkang
126. Bétenti village	
127. Bétenti (E du village)	
	D'autres amas seraient situés sur les îles suivantes de Bétenti : Bayr, Senghorkounda, Toubakouta, Sansang.
128.	T.C. de Bétenti
129. Bétenti (île au sud de l'île aux Bœufs)	
130. Outendine-Bossilo	T.C. de Bétenti
132. Bandiala	T.C. de Bétenti
133. Diouambang	T.C. de Djinak Bara
134. Missira (WS du village)	
135. Missira (S du village)	
136. Soukouta (S de Djinak Diatako)	
137. Djinak Bara (village)	
138. Koyoto	T.C. de Djinak Bara.

